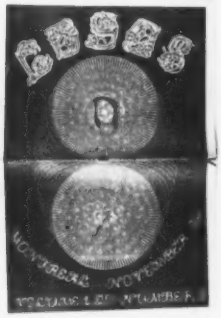
ouverts

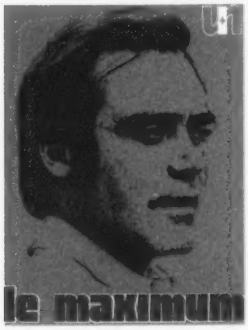
BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES
NATIONALES DU QUÉBEC

À RAYONS **ouverts**

CHRONIQUES DE BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC PRINTEMPS-ÉTÉ 2011 n° 86

SOMMAIRE





3 MOT DU PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL
Contrechamp sur la contre-culture

DOSSIER

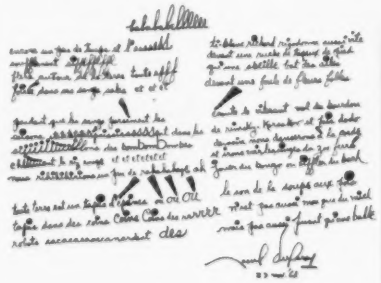
Le Québec contre-culturel

5 Faire éclater les carcans

9 De la contre-culture en capsules

11 Des auteurs déjantés à BAnQ

14 Quand le livre s'en mêle
Contestation et humour aux Éditions Cul Q



17 Une littérature d'audace

20 « Hier le rock »
Contre-culture et musique au Québec

22 « Vous êtes pas tannés de mourir bande de caves »
Bref survol du cinéma québécois de la contre-culture

24 Extraits d'œuvres littéraires

26 Couthuran, un collectif percutant

30 Distroboto
10 ans d'art pour emporter

33 La contre-culture dévoilée
Bibliographie commentée

LA VIE DE BANQ

35 Sous la loupe
L'édition imprimée québécoise

36 Dans le cadre des activités du Réseau francophone numérique
Un stage à Dakar

36 Sommet sur la lecture TD

37 Mieux servir les nouveaux arrivants

RUBRIQUES

38 D'art et de culture

39 Comptes rendus de lectures

40 Le livre sous toutes ses coutures

41 Coup d'œil sur les acquisitions patrimoniales

En couverture : ***Mainmise* (numéro spécial), n° 26, août 1973. Détail.**

RÉDACTRICE EN CHEF
Sophie Montreuil

ADJOINTE À LA RÉDACTION
Michèle Lefebvre

DIRECTION ARTISTIQUE
Jean Corbeil

CONCEPTION GRAPHIQUE
Jean-François Lejeune

RÉVISION LINGUISTIQUE
Nicole Raymond et Martin Duclos

PRODUCTION
Martine Lavoie

PHOTOGRAPHIES
Michel Gagné : p. 3.
Marie-Andrée Boivin : p. 15.
Evelyn Kolish : p. 42 en bas.

Cette publication est réalisée par **Bibliothèque et Archives nationales du Québec.** Nous tenons à remercier les artistes ainsi que les entreprises et organismes qui ont bien voulu nous permettre de reproduire leurs œuvres et leurs documents.

La revue *À rayons ouverts – Chroniques de Bibliothèque et Archives nationales du Québec* est publiée trois fois par année et distribuée gratuitement à toute personne qui en fait la demande. On peut se la procurer ou s'y abonner en s'adressant par écrit à :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Direction des communications
et des relations publiques
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4
ou par courriel à aro@banq.qc.ca.

On peut consulter *À rayons ouverts* sur notre portail Internet à banq.qc.ca.

Toute reproduction, même partielle, des illustrations ou des articles publiés dans ce numéro est strictement interdite sans l'autorisation écrite de Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Les demandes de reproduction ou de traduction doivent être acheminées à la rédaction.

NOTE SUR LES ILLUSTRATIONS

À moins d'avis contraire, les illustrations figurant dans *À rayons ouverts* sont tirées de documents issus des collections de BAnQ. Les légendes des documents d'archives de l'institution comportent la mention du centre d'archives où ils sont conservés et du fonds dont ils font partie afin de permettre de les retracer à l'aide de l'outil Pistard. Tous les autres documents de BAnQ présentés dans la revue peuvent être trouvés en consultant le catalogue Iris. Ces deux outils de recherche sont disponibles à banq.qc.ca.

Tous les efforts ont été faits par BAnQ pour retrouver les détenteurs de droits des documents reproduits dans ce numéro. Les personnes possédant d'autres renseignements à ce propos sont priées de communiquer avec la Direction des affaires juridiques de BAnQ.

Ce document est imprimé sur du papier fabriqué au Québec contenant 50 % de fibres recyclées postindustrielles, certifié choix environnemental ainsi que FSC Mixte à partir d'énergie biogaz.

© Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal : 2e trimestre 2011

ISSN 0835-8672

Bibliothèque et Archives nationales Québec

par Guy Berthiaume

Contrechamp sur la contre-culture

En consacrant ce numéro d'*À rayons ouverts* à la contre-culture, BAnQ, reconnue comme l'institution de mémoire par excellence du Québec, s'oppose fermement à la maxime célèbre : « Si vous vous souvenez des années 1960, c'est que vous n'y étiez pas ! » Car nos collaborateurs se souviennent en quantité et en qualité et ils nous donnent à voir une époque où tout semblait possible, ils nous dévoilent une décennie où toutes les naïvetés avaient droit de cité.

En passant à un survol de la contre-culture, phénomène marquant de la fin des années 1960 et du début des années 1970, nous tournons la page sur notre exploration de la période de la Révolution tranquille qui a retenu notre attention pendant toute l'année dernière. Pour bien marquer ce passage d'une époque à l'autre, le Cabaret pas tranquille que nous avons tenu, en coproduction avec l'Union des écrivaines et des écrivains québécois, au cours de la Nuit blanche des 26 et 27 février derniers a célébré l'explosion artistique des décennies 1960 et 1970. Comme le rappelle Éric Fontaine dans nos pages, en quelque six heures, les spectateurs ont parcouru avec bonheur le chemin séparant un discours de Jean Lesage, prononcé en 1961, des poèmes les plus déjantés des poètes des *seventies*.

L'époque de la contre-culture a donné lieu à mille interprétations et loin de moi l'idée prétentieuse de fixer son sens. Toutefois, si j'osais apporter une pierre à l'édifice, j'avancerais que ce qui caractérise la période de la contre-culture au Québec, c'est le fait que, pour la première fois, la « culture d'élite » ou la « haute culture » des francophones prend la pleine mesure de l'américanité de notre société. Comme le suggère le dossier que propose notre collègue Mariloue Sainte-Marie, poètes, musiciens, peintres, écrivains et sculpteurs se découvrent des affinités avec le quartier Haight-Ashbury de San Francisco et le Greenwich Village de Manhattan. Allen Ginsberg, Frank Zappa et Roy Lichtenstein ont soudainement plus d'impact au Québec que leurs pairs de la Vieille Europe. Les Serge Lemoyne, Josée Yvon et autres Robert Charlebois élargissent nos horizons culturels en métissant la tradition française avec les expressions artistiques américaines les plus à l'avant-garde.

Ce qui caractérise la période de la contre-culture au Québec, c'est le fait que, pour la première fois, la « culture d'élite » des francophones prend la pleine mesure de l'américanité de notre société.

Avec à-propos, la contribution de Jonathan Lamy répond par une évidence à la question *la contre-culture : contre quoi ?* « la contre-culture n'est pas *contre* la culture ». Avec une toute légère licence poétique, ne pourrait-on pas penser que la préposition « contre » évoque la proximité plutôt que l'opposition, comme dans le bon mot célèbre de Sacha Guitry ? Ou, encore, qu'elle évoque la recherche de nouvelles avenues, comme les voix *contralto* et *haute-contre* qui, dotées de tessitures inhabituelles, accroissent le registre des harmonies ?

Institution de mémoire, BAnQ n'est pas moins partie prenante des préoccupations les plus actuelles. À preuve, la tenue à la Grande Bibliothèque, en janvier dernier, du 2e Sommet sur la lecture TD, une initiative dont l'artisane émérite, Danielle Chagnon, rend compte dans nos pages. À l'ordre du jour : la promotion de la lecture et de la *littératie*, l'une de nos grandes priorités d'action au moment où notre société tout entière se mobilise autour de la lutte contre le décrochage scolaire. À cet égard, je trouve un motif d'encouragement dans l'analyse fine que la coordonnatrice de notre section du dépôt légal, Mireille Laforce, nous propose des *Statistiques de l'édition au Québec en 2009*. Dans la contribution que l'on trouvera dans ce numéro, Mme Laforce nous apprend en effet que la publication d'ouvrages de la catégorie « littérature jeunesse » est en progression importante : 72 % d'augmentation au cours des 10 dernières années. À l'approche des vacances scolaires, on peut donc se rassurer : les jeunes Québécois ne manqueront pas de lecture cet été ! ■

Le Québec contre-culturel

FAIRE TOMBER LES CARCANS

par **Mariloue Sainte-Marie,** agente de recherche,
Direction de la recherche et de l'édition

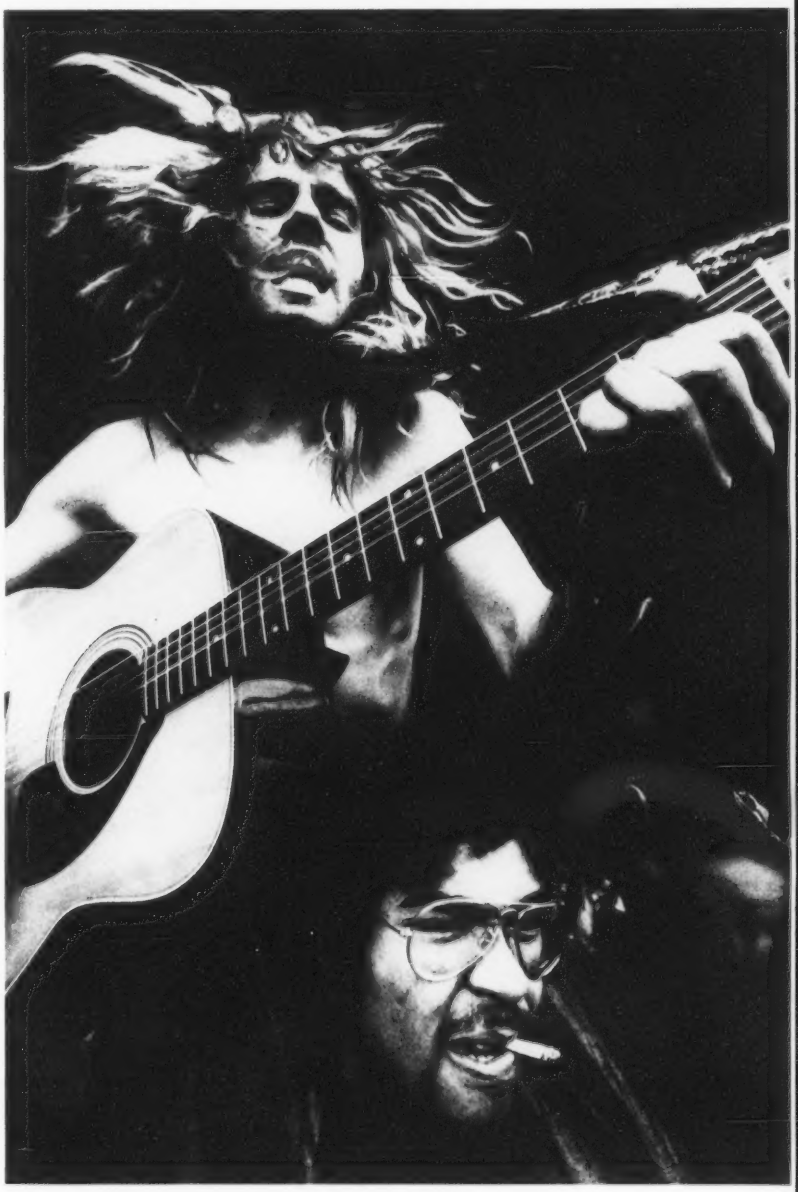
La contre-culture des années 1960 et 1970 trouve sa source dans l'Amérique prospère de la décennie 1950. San Francisco vit alors au rythme de la poésie dénonciatrice d'Allen Ginsberg. Autour de la librairie City Lights, une colonie d'écrivains, parmi lesquels Lawrence Ferlinghetti, William S. Burroughs et Jack Kerouac, conteste l'éclat doré du rêve américain. Sur fond d'errance et de révolte, cette génération beat appelle une transformation radicale de la société postindustrielle en montrant l'envers sombre et douloureux d'une Amérique repue de voitures et d'électroménagers. ▶

◁ **Le critique d'art Jean Basile (debout) et l'équipe de la revue *Mainmise*, Montréal, 1971. Musée canadien de la photographie contemporaine.**
Photo : Denis Plam.

Sur fond d'errance et de révolte, cette génération beat appelle une transformation radicale de la société postindustrielle en montrant l'envers sombre et douloureux d'une Amérique repue de voitures et d'électroménagers.

L'infonie vol. 333

Durant la seconde moitié des années 1960, un vent de contestation balaie presque toutes les sociétés occidentales. La jeunesse gronde, chante, manifeste. Aux États-Unis, les Merry Pranksters – littéralement les « joyeux farceurs » – et Ken Kesey, l'auteur du roman *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, sillonnent le pays à bord d'un autobus aux couleurs psychédéliques et font la promotion du LSD. Sur les campus, les étudiants s'opposent à la guerre menée par les États-Unis au Viêtnam, tandis qu'en France, ils entrevoient la plage sous les pavés de Mai 68. Au printemps de la même année, le Québec, en pleine révolution culturelle, découvre le pouvoir libérateur de *L'Osstidcho*, d'abord présenté au Théâtre de Quat'Sous. Robert Charlebois et Louise Forestier y chantent *Lindberg* alors qu'Yvon



△ Infonie, *L'Infonie, vol. 333*, 33 tours, Montréal, Kot'ai, 1972.

▷ Festival pop de Manseau, 31 juillet-2 août 1970. **Collection Ronald Labelle.** Photo : Ronald Labelle.

CONTRE-CULTURE – MANIFESTES ET MANIFESTATIONS

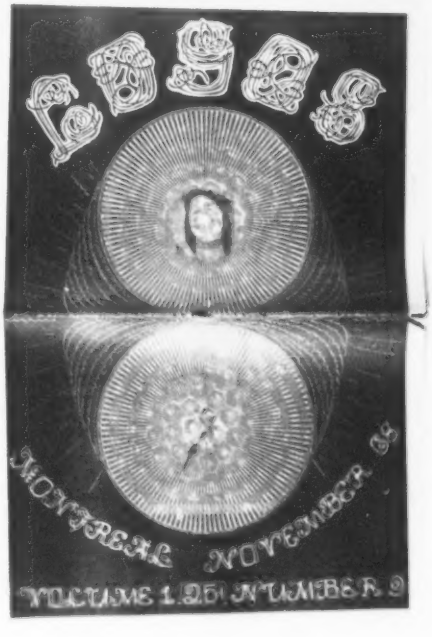
Présentée jusqu'au 29 janvier 2012 dans l'espace d'exposition de la Collection nationale, à la Grande Bibliothèque, l'exposition *Contre-culture – Manifestes et manifestations* explore la période allant de la création de la Nuit de la poésie (1970) à la tenue à Montréal de la Rencontre internationale de la contre-culture (1975). Grâce à des documents tirés des fonds d'archives de Denis Vanier, Patrick Straram, Josée Yvon et Raôul Duguay ainsi que de plusieurs collections patrimoniales de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ), cette exposition donne à voir la multiplicité des écritures et des manifestations de la contre-culture au Québec.

Deschamps présente son fameux monologue *Les unions, qu'ossa donne?*. Spectacles rock et happenings politiques ou artistiques se multiplient. Des artistes, souvent liés à l'avant-garde, revendiquent une *nouvelle culture* qui remet en question les valeurs établies et explorent diverses formes d'expression : manifestes, performances, revues marginales, livres-objets, bandes dessinées.

DE MANIFESTES EN MANIFESTATIONS

Au Québec comme ailleurs, la contre-culture cultive le sens du spectacle. La création et la diffusion de cette culture contestataire – où l'expérimentation, le décloisonnement des genres et la multidisciplinarité sont à l'honneur – passent souvent par la performance et par le happening, au cours desquels le public est invité à jouer un rôle actif. Pour diffuser leurs idées ou faire connaître leurs œuvres, les acteurs de la contre-culture privilégient tantôt la publication de manifestes, tantôt l'organisation de manifestations et d'interventions publiques. Le scandale et la provocation sont aussi au cœur de leur stratégie. Au milieu des années 1960, le Zirmate, un collectif qui regroupe notamment le poète Claude Péloquin, l'artiste visuel Serge Lemoyne et le musicien Jean Sauvageau, bouscule les esprits avec ses manifestations artistiques alliant musique, danse et arts plastiques. Ce que Péloquin écrivait en 1967 dans son *Manifeste Infra* peut donner une idée de l'esprit du Zirmate : « L'engagement du poète est dans la recherche de zones intimes et toujours déchiffrables, tant dans l'homme qu'en ses univers. [...] INFRA demande l'exil immédiat de tous ceux dont les œuvres ne dégagent rien d'insolite ou de fantastique[1]. »

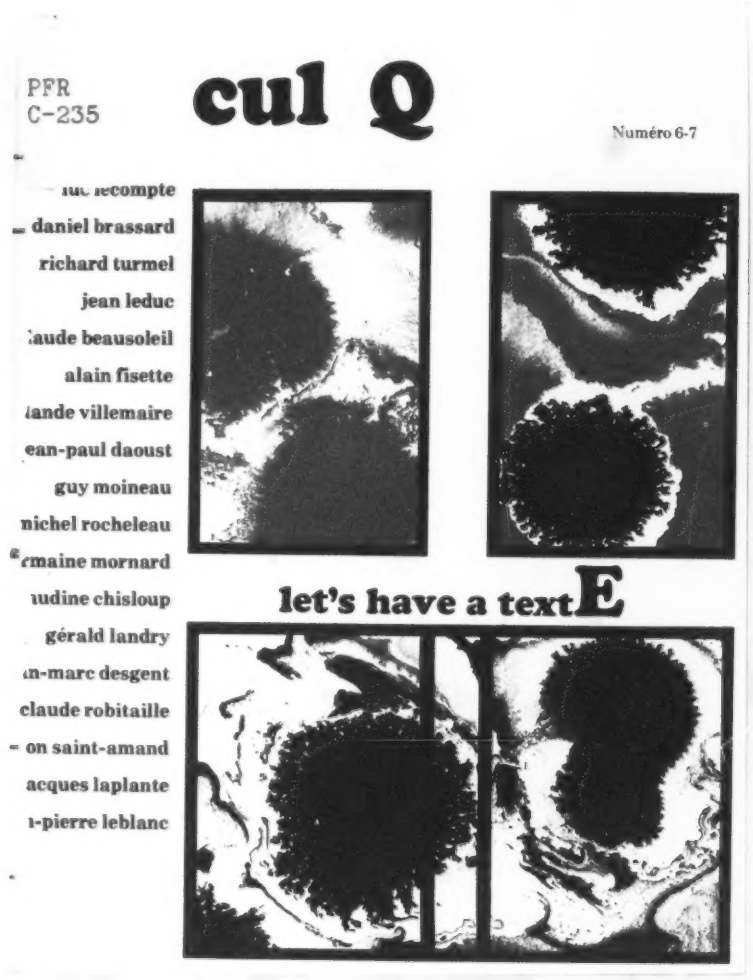
Puis, l'heure sera aux grands rassemblements musicaux. En août 1969, Woodstock donne le ton. À l'été 1970, un premier festival pop québécois est organisé à Manseau, près de Bécancour. Ce festival s'avère un cuisant échec, les groupes à l'affiche ne s'y présentant pas. La Nuit de la poésie, tenue au Gesù, à Montréal, en mars 1970, connaît quant à elle un succès retentissant. Si cet événement n'est pas à proprement parler contre-culturel, plusieurs poètes liés au mouvement (Paul Chamberland, Raôul Duguay, Claude Péloquin, Denis Vanier) s'y produisent. La prestation joyeusement déjantée de l'Infonie, groupe phare de la contre-culture québécoise, fait date.



◁ *Logos*, vol. 1, n° 9, novembre 1968.

DES ÉCRITURES MULTIPLES

De 1968 à 1975, plusieurs revues indépendantes, marginales et bien souvent éphémères voient le jour. D'une facture extrêmement simple ou plus sophistiquée, ces publications ▶



▷ *Cul Q*, n° 6-7, hiver-printemps 1975.

créent des communautés d'esprit et favorisent un sentiment d'appartenance tout en diffusant les valeurs et les préoccupations d'une jeunesse à la recherche de nouveaux modes d'être au monde. La diversité des points de vue et des discours dont témoignent des revues telles *Logos*, *Mainmise*, *Cul Q* ou *Hobo-Québec* rappelle que la contre-culture n'a rien d'un mouvement homogène qu'on peut réduire à la caricaturale triade « sexe, drogue et rock'n'roll ». Créature polymorphe, la contre-culture rejoint à la fois les tenants d'un activisme politique souvent radical et les chantres d'une libération intégrale de l'individu grâce à l'usage de drogues, à la spiritualité orientale ou à l'alimentation macrobiotique. C'est justement cet hédonisme et cet individualisme, trop peu révolutionnaires à ses yeux, que dénonce l'écrivain d'origine française Patrick Straram. Pour lui, la critique de la vie quotidienne doit combiner une pensée politique et une remise en question de la société capitaliste. Malgré les réserves qu'il formule à l'endroit de *Mainmise*, Straram demeure un commentateur intarissable du phénomène contre-culturel au Québec.

De la bande dessinée à l'art du tatouage, du recueil de poésie coup-de-poing au livre-objet transgressif des Éditions Cul Q, les écritures contre-culturelles québécoises puisent tout à la fois dans la culture populaire américaine et dans les recherches des avant-gardes. Volontiers contestataire, tantôt délibérément choquante ou outrancière, pratiquant alors une forme de guérilla culturelle comme chez Denis Vanier et Josée Yvon, tantôt expérimentale ou formaliste, dosant l'humour et la provocation, la contre-culture a su explorer de multiples formes d'écriture afin de faire éclater les carcans qui contraignent la création comme la vie. ■

1. Claude Péloquin, *Manifeste Infra*, suivi des *Émissions parallèles*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1967, p. 26.

DE LA CONTRE-CULTURE EN CAPSULES

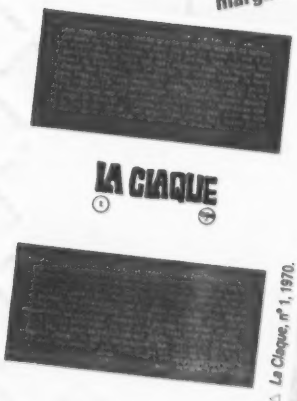
par **Mariloue Sainte-Marie,** agente de recherche, Direction de la recherche et de l'édition

**Événements, troupes de théâtre, édition…
La contre-culture est tissée d'une multitude d'initiatives créatrices.
En voici quelques-unes[1].**

1. D'autres initiatives, comme celles du groupe l'Infonie et des Éditions Cul Q, sont présentées de manière plus approfondie dans d'autres articles de ce dossier.

« Y donner la claque » : se mettre au travail pour un Québec nouveau

Journal d'information sociale et politique s'inspirant des publications marginales américaines telles *The Chicago Seed, Rat Subterranean News* et *The Black Panther, La Claque* (1970) n'a existé que le temps d'un numéro. Rapidement victime de perquisitions policières au moment de la crise d'Octobre, l'équipe de rédaction, qui a tenu à garder l'anonymat, a détruit les maquettes de la seconde livraison.



△ *La Claque*, n° 1, 1970.

Toute une nuit de poésie

Organisée d'après une idée lancée par les cinéastes Jean-Claude Labrecque et Jean-Pierre Masse, qui avaient obtenu des fonds de l'Office national du film du Canada pour tourner un documentaire sur la poésie québécoise, la Nuit de la poésie réunit, en mars 1970 à Montréal, des poètes de toutes tendances. Les spectateurs qui ne les connaissaient pas déjà découvrent Paul Chamberland, Raôul Duguay accompagné de l'Infonie, Claude Péloquin et Denis Vanier. La contre-culture brûle les planches du Gesù.

Logos (1967–1973)

EXTRA The Gazette

Mayor Shot by Dope-Crazed Hippie

△ Parodie du quotidien *The Gazette*. Quatrième de couverture de *Logos*, vol. 1, n° 9, novembre 1968.

« Première tentative de presse underground à Montréal », *Logos* voit le jour en octobre 1967. Après cinq numéros bilingues, l'équipe de rédaction renonce à publier dans les deux langues officielles. *Le Voyage*, lancé en 1968, prendra le relais auprès des francophones le temps de deux numéros. Comme plusieurs publications marginales et contestataires de l'époque, *Logos* a maille à partir avec la censure. Deux numéros de *Logos* sont saisis, dont celui qui, pastichant une page frontispice du quotidien *The Gazette*, annonce que le maire de Montréal, Jean Drapeau, a été attaqué et drogué par un jeune hippie. Paul Kirby, membre du comité éditorial de la revue, sera traduit en justice pour la publication de cette fausse nouvelle.

Le Grand Cirque ordinaire

On ne saurait parler de la contre-culture au Québec sans mentionner la formidable aventure du Grand Cirque ordinaire fondé en 1969 par Raymond Cloutier, Paule Baillargeon, Jocelyn Bérubé, Claude Laroche, Suzanne Garceau et Guy Thauvette. En rupture avec le théâtre traditionnel, jugé bourgeois, la troupe privilégie la création collective.

« On voulait inventer un nouveau théâtre. [...] Il y avait dans le mot *cirque* une question de piste, une question de risque, et une question de communication populaire[1] », résume Raymond Cloutier. Avec *T'es pas tannée, Jeanne d'Arc ?* (1969), la troupe sillonne le Québec grâce au soutien du Théâtre populaire du Québec.

1. Raymond Cloutier, « Le Grand Cirque ordinaire : réflexions sur une expérience », *Études françaises*, vol. 15, n° 1-2, 1979, p. 187.

Mainmise (1970–1978)

△ *Mainmise* (numéro spécial), n° 26, août 1973.

Revue de référence lancée en 1970, *Mainmise* fait écho à la contre-culture américaine qui lui sert de modèle. Elle accueille des traductions de textes majeurs de la nouvelle culture et adapte en français les bandes dessinées de Robert Crumb. *Mainmise* n'a rien d'une revue confidentielle : son tirage, qui atteint 26 000 exemplaires en 1973, dépasse largement celui des autres publications contre-culturelles.

Sexus (1967–1968) et *Allez chier* (1968)

La libération du sexuelle est au cœur du projet de *Sexus*, qui n'hésite pas à publier des articles sur des sujets encore tabous, par exemple l'avortement ou le viol. Quand la revue est saisie par Yvan Mornard, son éditeur et directeur, lancera *Allez chier, Sexus*, jugée revue à ceux qui demandaient numéro à [son] temps » soit interdite. Le premier de prison d'un jeune politique et cultivelle du journal de quelques pages offre un extrait et consacre quelques artistiques felquiste Serge Lamoyne. à trois prestations de Serge Lamoyne.

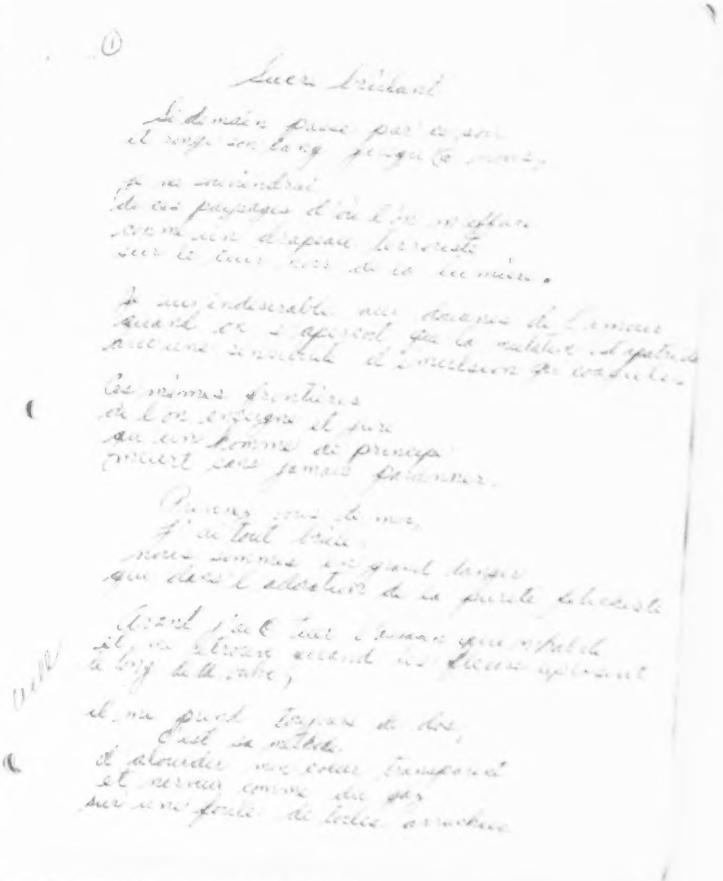
par **Hélène Fortier,** archiviste, Centre d'archives de Montréal, et **Mariloue Sainte-Marie,** agente de recherche, Direction de la recherche et de l'édition

Le mouvement de la contre-culture s'est développé au Québec dans l'affirmation d'une génération de créateurs contestant les modèles établis. Plusieurs acteurs de la contre-culture ont confié à Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) leurs documents, notamment des manuscrits, des cahiers de notes, des agendas, de la correspondance et des photographies. Ces documents représentent une source d'information essentielle pour l'étude de leur œuvre de création et permettent de comprendre la manière par laquelle ils s'inscrivent dans le mouvement de la contre-culture. Voici un bref portrait de quelques-uns des acteurs de la contre-culture et un aperçu de leurs fonds d'archives.

DENIS VANIER

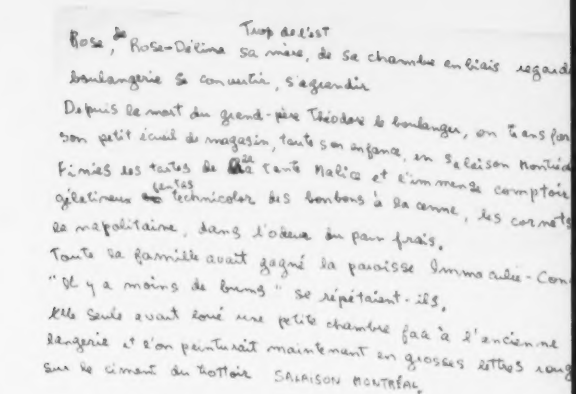
Le poète Denis Vanier (1949-2000) publie son premier recueil, *Je*, en 1965. Critique littéraire à *Mainmise*, la revue phare de la contre-culture québécoise, et codirecteur de *Hobo-Québec* de 1977 à 1982, il signe une poésie radicale, excessive, volontiers violente. « Nous sommes les derniers espoirs de la poésie / nous communiquons par voies de faits », écrit-il dans *Les biennes d'acid* (1972).

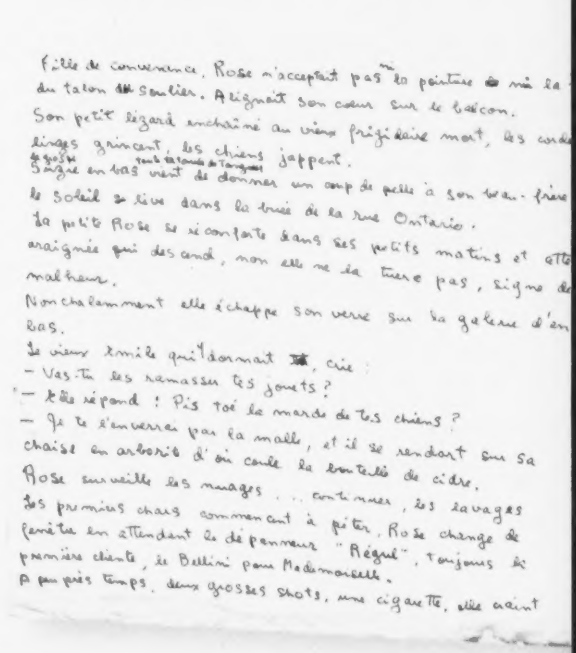
Son fonds d'archives contient plus de 1,8 mètre linéaire de documents que le poète a confiés à BAnQ entre 1984 et 2000. On y trouve principalement des poèmes et des textes inédits, des carnets de notes et un grand nombre de manuscrits de son œuvre publiée, dont *La castration d'Elvis*, *Comme la peau d'un rosaire*, *Le fond du désir*, *Je ne reviendrai plus*, *Hôtel Putama* et *Rejet de prince*. Les agendas de l'auteur, enrichis de notes de création, permettent également de suivre son parcours entre 1978 et 1999. Le fonds renferme finalement une intéressante correspondance échangée avec ses éditeurs et plusieurs personnalités du milieu littéraire, dont Lucien Francœur, Jacques Lanctôt, Pierre Morency, Suzanne Paradis et Josée Yvon. ▶



Extrait du manuscrit *Le fond du désir* de Denis Vanier. Centre d'archives de Montréal, fonds Denis Vanier (MSS387).

Une « phrase appartient moins à son auteur qu'à celui qui l'utilise le mieux » – Lautréamont


Rose, Rose-Délima sa mère, de sa chambre en biais regard
boulangerie
Depuis le mort du grand-père Théodore le boulanger, on
son petit écrin de magasin, toute son enfance, en saison
Finies les tartes de la tante Malica et l'immense comptoir
opérations technicolor des bonbons à la canne, les cornets
la napolitaine, dans l'odeur du pain frais.
Toute la famille avait gagné la paroisse Immaculée-Con
"Il y a moins de bruit" se répétaient-ils.
Elle seule avait loué une petite chambre face à l'ancienne
Rangerie et l'on peinturait maintenant en grosses lettres rou
sur le ciment du trottoir SAISON MONTRÉAL.


fille de commerçants, Rose n'acceptait pas la peinture de mi
du talon du soulier. Alignait son cœur sur le baccon.
Son petit lézard enchaîné au vieux frigidaire mort, les cond
dingos grinçant, les chiens jappent.
Sagne en bas vient de donner un coup de pelle à son wa-frère
le soleil se lève dans la ruelle de la rue Ontario.
la petite Rose se réconforte dans ses petits matins et atte
araignée qui descend, non elle ne la tuera pas, signe de
malheur.
Nonchalamment elle échappe son verre sur la galerie d'en
bas.
Le vieux ami qui l'donnait, crie :
– Vas-tu les ramasser tes jouets ?
– Elle répond : Pis toé la merde de tes chiens ?
– Je te l'enverrai par la malle, et il se rendant sur sa
chaise en arborio d'où coule le contenu de cidre.
Rose surveille les nuages ... tonnerre, les ravages
des premiers chars commencent à pêter. Rose change de
fenêtre en attendant le dépanneur "Régal", toujours le
première client, le Bellini pour Mademoiselle.
A peu près temps, deux grosses shots, une cigarette, elle avant

▷ **Extrait du manuscrit *Les laides otages* de Josée Yvon. Centre d'archives de Montréal, fonds Josée Yvon (MSS407).**

▽ **Agenda de Patrick Straram en date du 20 août 1980. Centre d'archives de Montréal, fonds Patrick Straram (MSS391).**

PATRICK STRARAM

Figure importante de la bohème montréalaise, Patrick Straram (1934-1988), dit le Bison ravi, est né en France. Sa formation intellectuelle se fait dans le Saint-Germain-des-Prés d'après-guerre, où il côtoie Guy Debord, principal animateur de l'Internationale situationniste, mouvement artistique et politique qui propose une critique radicale de la société et de ses valeurs culturelles. Straram, qui dénonce tout à la fois l'hédonisme contre-culturel et le dogmatisme marxiste, soutient que toute forme de contestation doit travailler à changer la vie quotidienne et la société.

AUGUST
20
AOÛT
WEDNESDAY
MERCREDI

Se réclamant de Lautréamont, selon qui une « phrase appartient moins à son auteur qu'à celui qui l'utilise le mieux », Patrick Straram construit ses livres en élaborant un collage complexe de citations (dont le sens premier est parfois volontairement détourné), d'images et de photographies. Il fait paraître en 1972 *Irish coffees au no name bar & vin rouge valley of the moon*, le journal poétique de son séjour californien.

Patrick Straram a remis à BAnQ plus de 4,5 mètres linéaires de documents, parmi lesquels on trouve, entre autres, des chroniques radiophoniques et des critiques portant sur ses domaines d'intérêt : le jazz, le cinéma et la poésie, des cahiers d'écriture, de nombreux textes inédits et différentes versions de son œuvre publiée dans les domaines de l'essai, de la poésie et du roman, dont *Irish coffees au no name bar & vin rouge valley of the moon*. Le fonds est également riche d'agendas couvrant la période de 1949 à 1988, de collages et de dessins ainsi que d'une volumineuse correspondance échangée, entre autres, avec Paule Baillargeon, Guy Debord, Raôul Duguay, Lucien Francœur, Madeleine Gagnon, Gérald Godin, Pauline Julien, Claude Péloquin et Jean-Paul Sartre.

JOSÉE YVON

Josée Yvon (1950-1994) collabore à plusieurs revues contre-culturelles telles que *Mainmise*, *Hobo-Québec* et *Cul Q*. Ses recueils *Filles-commandos bandées* (1976) et *La chienne de l'Hôtel Tropicana* (1977)

« Nous sommes les derniers espoirs de la poésie / nous communiquons par voies de faits » – Denis Vanier

mettent en scène des « fées mal tournées » : danseuses échouées dans des bars miteux, prostituées, mal-aimées disloquées. Des héroïnes noires prêtes à terroriser l'esprit des bien-pensants. Dans *Filles-commandos bandées*, elle écrit :

> « Nous sommes absolues, vulgaires, obscènes,
> mal habillées
> nous vivons sous des néons intransigeants
> dans une ville de malades. »

L'auteure, qui s'est particulièrement intéressée à la littérature révolutionnaire américaine et à la littérature lesbienne, a remis à BAnQ plus de 2 mètres linéaires de documents qui apportent un éclairage important sur son œuvre, ses expériences et ses sources d'inspiration. Ces documents permettent de découvrir son univers de création en explorant notamment plusieurs textes et poèmes inédits, une dizaine de cahiers d'écriture, des textes radiophoniques écrits entre 1978 et 1986 ainsi que les manuscrits de ses œuvres, dont *La chienne de l'Hôtel Tropicana*, *Filles-commandos bandées*, *Les laides otages*, *Maîtresses-Cherokees* et *Travesties-Kamikaze*.

RAÔUL DUGUAY

Figure marquante de la contre-culture québécoise, Raôul Duguay (né en 1939) se fait connaître du grand public grâce aux inoubliables performances de poésie sonore qu'il livre avec l'Infonie. Il signe notamment les recueils de poésie *Or le cycle du sang dure donc* (1967) et *Lapokalipsô* (1971). Le soir de la Nuit de la poésie, il se renomme « Raôul luôaR yauguD Duguay », une façon de rendre son nom « irrécupérable ».

Peu volumineux avec ses 0,4 mètre linéaire de documents textuels, le fonds d'archives du poète, musicien, auteur, compositeur et interprète Raôul Duguay n'en est pas moins riche. On y trouve principalement les manuscrits et différentes versions des ouvrages *Lapokalipsô* et *Manifeste de l'Infonie – Le ToutArtBel*, ainsi que les œuvres poétiques « Donc poésie art total », « Bababababellllll », « AAAooouuuchchch mézoreilles ! Popol ! », « Pain-beurre », « La débandade ou La mort du sexe » et « Si sources de sangs d'eaux d'os donc ».

Outre ces documents, BAnQ possède également d'autres fonds d'archives de créateurs qui ont de près ou de loin contribué au développement du mouvement de la contre-culture au Québec. À titre d'exemple, mentionnons les fonds de Lucien Francœur, de Louis Geoffroy, de Gilbert Langevin, de Claude Péloquin et de Yolande Villemaire. Tous ces fonds peuvent être consultés par les chercheurs au Centre d'archives de Montréal. ■

▽ Raôul Duguay à la Nuit de la poésie (Montréal), le 27 mars 1970. Centre d'archives de Montréal, fonds Daniel Kieffer (P688, S2). Photo : Daniel Kieffer.

Contestation et humour aux Éditions Cul Q

▷ *Cul Q*, n° 1, automne 1973, quatrième de couverture.

▷▷ Lucien Francœur, « Je me chante des chansons mystiques », dans *Le calepin d'un menteur*, Montréal, Éditions Cul Q, 1976, p. 8-9.

par **Sophie Drouin**, étudiante de maîtrise en lettres et communications, Université de Sherbrooke, et boursière du concours 2010-2011 du Programme de soutien à la recherche de BAnQ

Le climat de contestation amené par la contreculture a incité les artistes et les écrivains à repousser les limites de la création. S'imposant dans la culture québécoise par de nouvelles expérimentations sur la forme et sur le langage, l'avant-garde littéraire et culturelle a été grandement influencée par la contreculture en s'appropriant ses principales revendications : provocation, affirmation de l'individu, usage de drogues, libération sexuelle et contestation des valeurs dominantes et des institutions.

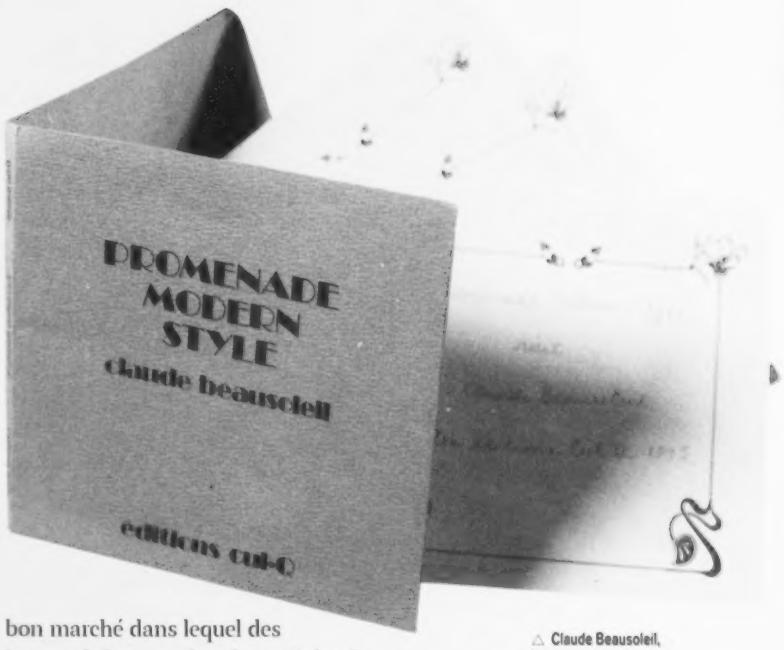
L'effervescence de la poésie et du marché de l'édition au début des années 1970 a offert un climat propice à la création de plusieurs revues et maisons d'édition consacrées à la poésie. C'est donc dans cet esprit de formalisme et de contestation qu'ont vu le jour, en 1974, sous la direction de Jean Leduc, les Éditions Cul Q. Occupant une place originale dans les milieux littéraire et éditorial québécois, cette maison d'édition a publié une soixantaine de livres qui, à leur façon, ont transgressé les formes traditionnelles du texte et du support. Mais à l'origine de ce projet éditorial se trouve la revue *Cul Q*, qui donnera le ton aux manifestations poétiques et livresques de Leduc.

UNE REVUE QUI TIRE SUR TOUT CE QUI BOUGE

C'est dans le cadre d'un séminaire de maîtrise dirigé par Jean Leduc à l'Université du Québec à Montréal, au début de 1973, que s'articule l'idée de créer une revue en marge des revues culturelles déjà existantes. À l'aide de deux de ses étudiants, Claude Beausoleil et Yolande Villemaire, Leduc met sur pied la revue qu'il nomme *Cul Q*, faisant ainsi référence à la culture québécoise, à la sexualité et à l'érotisme. Mais, de l'aveu de Leduc, *Cul Q*, c'était surtout pour rire, pour tourner en dérision un milieu qui se prenait trop au sérieux, pour miner en même temps le terrain de l'expérimental. L'« avant-quiproquo » du premier numéro de la revue ridiculise et dénonce la démarche « dite sérieuse » des revues universitaires *Études françaises* et *Voix et images du pays* en les

Ce travail d'édition sur la matière du support s'inspire notamment du lettrisme, du dadaïsme et du formalisme par son désir de contester la forme même du livre.

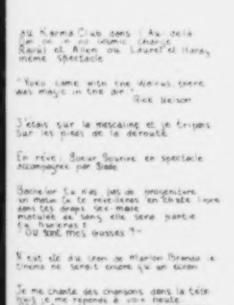
qualifiant d'« aliénées » et de « plattes ». Fustigeant la critique consacrée, les revues contemporaines de poésie *(Les Herbes rouges, La Barre du jour)* de même que les revues marxisantes de l'époque *(Champ libre, Stratégie), Cul Q* joue ainsi sur les tons de la provocation, de l'humour et de l'illisibilité. Participeront à cette revue plusieurs collaborateurs, dont Leduc lui-même, Claude Beausoleil, Yolande Villemaire et Michel Beaulieu dans des textes aux formes éclatées qui transgressent les codes habituels de lecture. L'aventure de la revue durera de 1973 à 1977 et il y aura en tout six livraisons.



△ Claude Beausoleil, *Promenade modern style*, Montréal, Éditions Cul Q, 1975.

DES LIVRES QUI REFUSENT DE SE PRENDRE AU SÉRIEUX

Poursuivant le travail de rupture, d'expérimentation et de dérision amorcé par la revue, les Éditions Cul Q ont profité de l'émergence des nouvelles écritures issues de l'avant-garde pour triturer les composantes et les possibilités de l'objet-livre. Ce travail d'édition sur la matière du support s'inspire notamment du lettrisme, du dadaïsme et du formalisme par son désir de contester la forme même du livre.



Scrap-book d'la chick à nick de Jean-Marc Desgent et *Q* de Jean Leduc inaugurent la production des Éditions Cul Q en 1974. Ces deux recueils manifestent d'emblée les intérêts de la maison d'édition pour l'objet-livre en accordant une attention particulière à la matérialité du texte de même qu'à celle du support. Le premier s'élabore comme un livre bon marché dans lequel des images de l'auteur, des photos tirées de divers médias populaires et des dessins côtoient des fac-similés d'écritures manuscrites dans une esthétique très *scrapbook* alors que le second est conçu comme un paquet de cigarettes à l'intérieur duquel on trouve des jeux poétiques imprimés sur des cartons noirs.

En 1975, la maison d'édition prend véritablement son envol avec la publication de *Promenade modern style* de Claude Beausoleil, recueil qui se présente sous la forme d'une série de cartons calligraphiés à la main d'un côté avec des photos de l'actrice Marlene Dietrich de l'autre, le tout présenté à l'intérieur d'une pochette rose. C'est aussi la même année que les éditions lancent la revue-collection « Mium/Mium », sorte d'aboutissement dans le livre-objet chez Cul Q, qui poursuit le travail d'exploration des limites du livre. Paraîtront dans cette collection *Frankenstein fracturé* de Jean-Marc Desgent, petit recueil avec une couverture noire exhibant le célèbre monstre et des pages jaunes ▶

BLACK OUT NEUROLOGIC
THEATER SALTS PANTS S
MELLING HYBRIDE TREM
BLEMENT UPSET VARIABL
E BOUDDHA GLOBS THE N
YLON OCEANED THE LEG
S INTRAVEINEUX FLUID 1
969 LADY LAW ETRON CH
AUFFE A BLANC BLOODY
MARY MENSUEL JUNCTIO
N ME AND REJECT I DRUN
K LE GASPILLAGE LE MO
TOR SHELL POIL TOOTH PI
CK MASTURBATION (*FRAN*
KENSTEIN STRUGGLE MY C
OCK A LAMB BITCH GUNS
TRY) APPEARS TROUGH T
HE LOOKING GLASS A DIA-
MOND-POGO SWIM IN A.D.
N.P. POUR RENIFFLER MA
COLLE D'AVION DANS TON
TROU COULANT LIBBY'S A
BOIRE SALE SUNNY SIDE
UP NEURONNES SECHEES
S'A CORDE A LINGE LA CH
AIR DE POULE NOIRE " *VIR*
VALO MOLLAIRE CAHUMAC QU
IZI . . . " C.G. KEEP ON ROL
LING OFF CUMULUS HAIR

△ Jean-Marc Desgent, *Frankenstein fracturé*, Montréal, Éditions Cul Q, 1975. Couverture et première page de texte, n. p.

où le texte affiche une illisibilité certaine, *Le Flying-Dutchman* de Michel Beaulieu, qui présente, sous forme de bandes reliées, l'alphabet duquel on a retranché les lettres K, L et M en hommage à la célèbre compagnie aérienne, *Le calepin d'un menteur* de Lucien Francœur, sorte de journal poétique où la photographie documente un texte inspiré de la vie de l'auteur, ou encore *Sour Virgadamov* de Jean Leduc, qui se présente avec un miroir permettant de déchiffrer le texte imprimé à l'envers.

Notons aussi dans la collection « Exit » les recueils *Que du stage blood* de Yolande Villemaire, *La chienne de l'Hôtel Tropicana* de Josée Yvon, *Oui, Cher* de Jean-Paul Daoust et *Cerneclair* de Jean Leduc, qui associent le travail du texte à l'objet-livre. La production iconoclaste des Éditions Cul Q aura ainsi exprimé, en l'espace de quelques années, par la dérision et par la provocation, une contestation de l'institution littéraire.

La très grande majorité des livres édités par Cul Q est conservée dans la Collection nationale et dans la collection patrimoniale de livres d'artistes et d'ouvrages de bibliophilie de Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Comme quoi le travail le plus contestataire peut être « récupéré » par une grande institution pour la postérité culturelle ! ■

UNE LITTÉRATURE D'AUDACE

◁ Patrick Straram à la salle Claude-Champagne de l'Université de Montréal, 1963. Centre d'archives de Montréal, fonds Patrick Straram (MSS391, 22, 1). Photo : Photographex.

par **Jonathan Lamy,** doctorant en sémiologie à l'UQAM, poète, performeur, critique et animateur littéraire

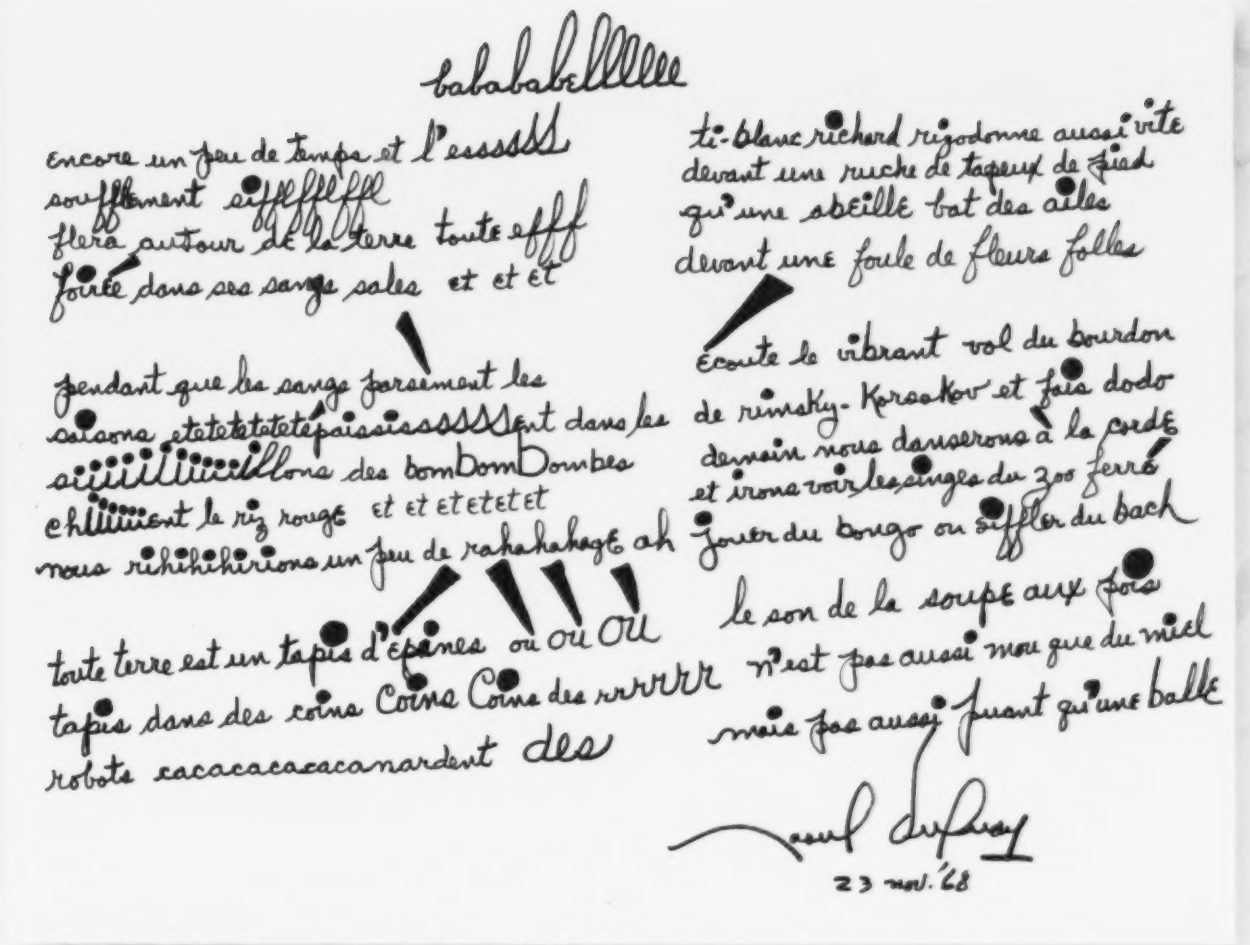
La littérature contre-culturelle du Québec véhicule une charge qui s'avère encore actuelle. Érotique, spirituelle, engagée, cette écriture s'inspire du surréalisme français, de l'automatisme québécois, des mouvements beat et hippie américains ainsi que des courants politiques de gauche et d'extrême gauche. Véritable fourre-tout révolutionnaire, elle appuie généralement le nationalisme québécois et préfigure d'une certaine manière le mouvement de libération féministe, en ceci qu'elle prône l'égalité et la solidarité entre les êtres humains.

Il est quelque peu difficile de départager, parmi les textes écrits au Québec dans les années 1960 et 1970, ce qui fait ou ne fait pas partie de la contre-culture, car ce qui la caractérise était, pour ainsi dire, dans l'air de l'époque. Mai 68, la guerre du Viêt-nam, le FLQ... la dissidence et l'amour animaient les foules et les créateurs. Certains écrivains sont directement associés à la contre-culture : Jean Basile, Paul Chamberland, Raôul Duguay, Lucien Francœur, Louis Geoffroy, Claude Péloquin, Patrick Straram, Denis Vanier et Josée Yvon. D'autres le sont dans une moindre mesure, comme Claude Beausoleil, Emmanuel Cocke, Jean-Marc Desgent, Madeleine Gagnon et Yolande Villemaire. D'autres enfin, comme Jean Leduc et Pierrot Léger, sont un peu moins reconnus comme écrivains mais ont grandement contribué à animer la vie littéraire de la contre-culture.

Les œuvres littéraires de la contre-culture québécoise ont été publiées dans de petites et grandes maisons d'édition qui n'existent plus, comme les Éditions de l'Aurore, les Éditions du Jour et Parti pris, ainsi que dans des revues qui ont été marquantes pour l'époque et pour l'histoire culturelle du Québec mais qui ont eu une existence assez brève : *Mainmise* (1970-1978), *Hobo-Québec* (1973-1981), *Cul Q* (1973-1977). Le catalogue littéraire de la contre-culture québécoise est un peu à l'abandon.

ACTUALITÉ DE LA CONTRE-CULTURE

S'ils sont en bonne partie introuvables et s'ils peuvent à certains égards donner l'impression d'émaner d'une époque révolue, lointaine déjà, les textes de la contre-culture continuent de s'adresser à nous, de nous donner à penser, à voir, à ressentir. On peut sourire devant ces paroles parfois déli- ▶



△ Texte de Raôul Duguay paru dans la revue *Culture vivante*, composé en novembre 1968. Centre d'archives de Québec, fonds Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine (E6, S33, D1, P06).

rantes, mais on peut aussi accueillir ce que les écrivains de la contre-culture ont à nous dire comme une bouffée d'air qui reste frais, 40 ans après.

Devant ce monde en apparence blasé, sans quêtes et sans rêves, qui serait le nôtre, on peut éprouver une certaine nostalgie envers cette époque où tout semblait possible, où toutes les permissions étaient à prendre. Ah! la contre-culture était bien innocente, inoffensive au fond... Les culottes courtes de Raôul Duguay, le cœur rouge cousu sur la poitrine de Paul Chamberland, la coiffure afro de Denis Vanier et Claude Péloquin sur le LSD, elles sont mignonnes, ces images fofolles de la Nuit de la poésie. Ce gentil délire de *freaks* ne serait plus de mise aujourd'hui.

Et si c'était le contraire? Et si la contre-culture avait été d'une incroyable clairvoyance? Si elle parlait d'un monde qui est encore le nôtre, encore à refaire, à réinventer? Si elle avait toujours quelque chose à nous dire? Et si ce gentil délire de *freaks* n'avait jamais cessé? Et si nous n'avions pas fini de chercher à changer le monde, la vie? Et si nous n'avions pas fini d'être enragés et euphoriques? Et si nous n'avions pas fini de souhaiter la paix, de faire l'amour, de rêver et d'être en colère?

On parle volontiers d'héritage du surréalisme, mais il y a très certainement un tel legs du côté de la contre-culture. La folie d'un François Gourd, la flamboyance d'une Janou Saint-Denis, l'exubérance d'un Michel Garneau, l'extravagance d'un Jean-Paul Daoust, la charge sarcastique d'une Hélène Monette, la dérision à contre-courant des Cabarets Rodrigol, la catapulte à toutous installée lors du Sommet de Québec en 2001... Nous n'avons peut-être pas fini, après tout, d'être beaux et fous.

LA CONTRE-CULTURE CONTRE QUOI?

L'histoire du Québec et l'histoire de la littérature sont faites de dissidences, de résistances, d'insurrections plus ou moins tranquilles. De la contre-culture aux formes actuelles de l'altermondialisme en passant par le féminisme, on trouve un même désir de plus de liberté, plus de sens, plus d'humanité. Ce que la contre-culture a permis,

Et si ce gentil délire de *freaks* n'avait jamais cessé ?
Et si nous n'avions pas fini de chercher à changer le monde, la vie ?

c'est de mener cette lutte et d'exprimer cette revendication d'une manière qui laisse place à la folie, « place à la magie » et « place à l'amour », comme le souhaitait Borduas dans *Refus global*.

La contre-culture n'est pas *contre* la culture. Elle s'insurge plutôt devant tout ce qui contraint la pensée et la création, devant ce qui immobilise et sclérose la vie et l'expression. La littérature contre-culturelle explore, expérimente *de tout bord tout côté*, s'emporte. On questionne les conventions, les préjugés, les obstacles à la liberté. On tente de s'en débarrasser, de se décomplexer, d'injecter un peu d'enthousiasme et d'insurrection dans notre rapport au monde, de repeindre la vie afin que la réflexion et la jouissance aient leur place.

Claude Gauvreau faisait dire ceci à un personnage de sa pièce *La charge de l'orignal épormyable* : « Il faut poser des actes d'une si complète audace, que même ceux qui les réprimeront devront admettre qu'un pouce de délivrance a été conquis pour tous. » La contre-culture participe de cette audace, l'a poursuivie avec sérieux et délire, avec amour et humour. Contre quoi s'insurge la contre-culture ? Contre tout ce qui empêche, hier comme aujourd'hui, la tranquille avancée de ces petits pouces de liberté. ■

◁ **Festival pop de Manseau, 31 juillet-2 août 1970. Collection Ronald Labelle.**
Photo : Ronald Labelle.

<< HIER LE ROCK >>

Contre-culture et musique au Québec

par **Philippe Cousineau,** bibliothécaire,
Direction de la référence et du prêt

Au-delà de Robert Charlebois et de Plume Latraverse qui, chacun à leur façon, ont marqué les esprits de la contre-culture au Québec, cette mouvance a donné lieu à des expérimentations musicales moins célèbres. Exaltant la différence, l'hédonisme et la liberté, des jazzmen et d'autres musiciens insoumis témoignent de l'effervescence qui anime la scène musicale québécoise dès la fin des années 1960.

LE JAZZ SE FAIT *FREE*

Parallèlement aux expérimentations jazzistiques du pianiste montréalais Paul Bley, qui, dès le début des années 1950, obtient un grand succès d'estime, de jeunes musiciens québécois se proposent de transcender le be-bop pour se faire l'écho d'un free-jazz façon Ornette Coleman et d'une musique improvisée dite *new thing*.

Participant à ce souffle nouveau, l'émission radiophonique *Le jazz en liberté* (Radio-Canada) diffuse chaque semaine d'audacieux concerts enregistrés au studio de l'Ermitage. Certaines prestations sont d'ailleurs gravées sur disque, dont l'unique opus du Quatuor de jazz libre du Québec en 1969. Cet ensemble participe aux tournées de Louise Forestier et de Robert Charlebois ainsi qu'au célèbre *Osstidcho* et aura une importance toute spéciale, puisque tous ses membres rejoindront à un moment ou un autre l'Infonie de Raôul Duguay et de Walter Boudreau. Ce dernier avait d'ailleurs fait paraître, à 20 ans seulement, quelque temps après un passage remarqué à Expo 67, un disque très avant-gardiste : *Jazz Walter Boudreau + 3 = 4* (Phonodisc, 1967).

▽ Raôul Duguay, *Manifeste de l'Infonie – Le ToutArtBel*, Montréal, Éditions du Jour, 1970.

LA FOLIE « INFONIAQUE »

Plus qu'un simple ensemble musical, l'Infonie est une association d'idées spontanée, un collectif multidisciplinaire animé par le poète Raôul Duguay et le multi-instrumentiste Walter Boudreau. Proposant une formule bien québécoise des *happenings* américains, chacune des performances de l'Infonie est tout à fait unique en son genre. Issu des manifestations enthousiasmantes entourant Expo 67, l'Infonie réunit musiciens, poètes, plasticiens, artisans et comédiens. Constamment enrichie par l'arrivée de nouveaux collaborateurs, la musique de l'Infonie est imprévisible : fusion d'improvisations jazzées, d'expérimentations électroniques et de musique classique contemporaine.

Cette joyeuse bande est réunie en 1969 pour l'enregistrement de son premier album, qui paraîtra chez Polydor. Bien que l'Infonie existe depuis 1967, elle se distingue vraiment pour la première fois lors de la célèbre Nuit de la poésie de 1970. Ce soir-là, l'auditoire du Gesù découvre une bande d'hurluberlus accompagnant allègrement la logomachie ensorceleuse de Raôul « luôaR yauguD » Duguay. Porte-voix du groupe, celui-ci publie en 1970 *Manifeste de l'Infonie – Le ToutArtBel* (Éditions du Jour), texte audacieux qui énumère les 333 ordonnances du collectif, influencé aussi bien par les philosophes antiques que par la numérologie.

L'album *Mantra ou l'Infonie, vol. 33* (Polydor, 1971), qui tient en une seule pièce de musique aléatoire, ne connaîtra que très peu de succès auprès du public. Puis, les membres de l'Infonie œuvrant chacun de leur côté, les prestations collectives se font

de plus en plus rares. Néanmoins, en 1972 paraît un album double, logiquement intitulé *L'Infonie, vol. 333* (Kot'ai, 1972), ultime participation de Raôul Duguay en tant qu'« infoniaque ».

Avant sa dissolution complète, le collectif adopte un nouveau nom : Quatuor de saxophones de l'Infonie. Mais ce groupe ne résiste pas longtemps aux aspirations personnelles de ses membres qui, pour la plupart, se fondront aux projets de Duguay ou à ceux de Walter Boudreau. D'autres éléments rejoindront Harmonium, Capitaine Nô ou Plume Latraverse, voire contribueront aux soliloques musicaux du poète Claude Péloquin.

« AUT'CHOSE », AUTREMENT

Autre digne représentant de la contre-culture québécoise, le groupe Aut'chose naît de la rencontre du guitariste Pierre A. Gauthier de la Vérendrye et du « rockeur sanctifié » Lucien Francœur. Avec Offenbach et Corbeau, ils participent à la naissance au Québec d'un hard rock qui, bien que teinté de musique traditionnelle, de blues et de country, s'inscrit en rupture avec la « néo-folk » prédominante à l'époque. Aut'chose s'adresse ainsi aux classes populaires et chante « pour les bums[2] ». La trame est résolument urbaine : la « jungle des villes » – celle des bars, des motels, des ruelles et des « grands boulevards[3] » – domine la campagne telle qu'idéalisée par Jim et Bertrand, les Séguin et compagnie.

En 1974 paraît le premier 33 tours du groupe : *Prends une chance avec moé* (Columbia). Le rock québécois emprunte alors une toute nouvelle avenue, celle de l'indépendance « à l'américaine », surfant sur le souffle fort et libre des poètes underground américains (Bob Kaufman, Lawrence Ferlinghetti, etc.) chers au Lucien Francœur des premiers jours, celui des *Minibrixes réactés* (L'Hexagone, 1972) et de *Snack bar* (Les Herbes rouges, 1973). Plutôt que de chanter, Francœur préfère réciter ses textes, déclamer ses chansons et scander un « rock parlé ».

Au succès relatif de ce premier disque succède *Une nuit comme une autre* (CBS, 1975), dont le programme est très varié. Puis, à la suite du départ de Gauthier de la Vérendrye, Aut'chose enregistre *Le cauchemar américain* (CBS, 1976), un ultime album avant le retour du groupe en 2001. Le programme est encore une fois des plus éclectiques.

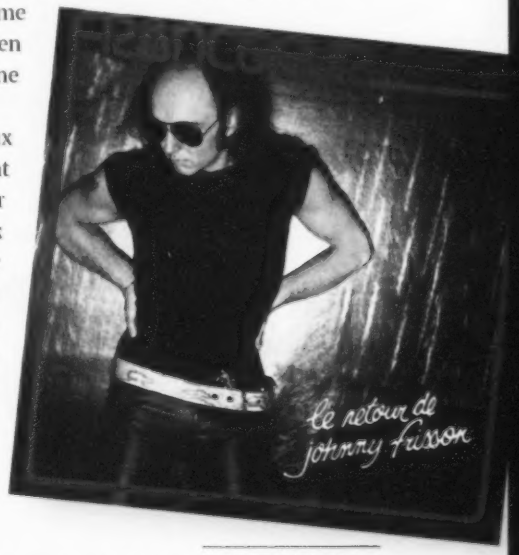
Après leur séparation, les deux membres fondateurs travailleront à leurs projets respectifs : Gauthier de la Vérendrye collaborera aux formations Éclipse, Les Super Classels et Le Show, tandis que Francœur enregistrera quelques titres étonnants, dont *Le retour de Johnny Frisson* (Kébec Disc, 1980) et *Café Rimbaud* (SRC, 1987), ainsi que plusieurs simples, incluant le célèbre *Rap-à-Billy* (Pélo, 1983).

Après le déferlement de la vague punk – véritable lame de fond d'une génération désabusée et aboutissement logique de la contre-culture, incarnée au Québec par les groupes Danger, The Normals, The Chromosomes et les 222's – et avant le raz-de-marée superficiel et clinquant du disco, la musique underground réintègre les garages et les sous-sols. Mais « les gitans reviennent toujours[4] » et, avec l'apparition du mouvement grunge au début des années 1990, une musique libre et indépendante regagne enfin le devant de la scène... avant d'être elle-même récupérée puis engloutie par la culture *mainstream*. ■

◁◁ **Infonie, *L'Infonie*, 33 tours, Montréal, Polydor, 1969?.**

◁ **Aut'chose, *Une nuit comme une autre*, 33 tours, Don Mills, CBS Disques, 1975.**

▽ **Lucien Francœur, *Le retour de Johnny Frisson*, 33 tours, Montréal, Kébec Disc, 1980.**
Photo : Daniel Poulin.



1. Chanson de Lucien Francœur parue sur l'album *Jour et nuit* (Pélo, 1983).

2. Tel que scandé dans la pièce « Le freak de Montréal », tirée de l'album *Prends une chance avec moé* (Columbia, 1974).

3. Chanson de Lucien Francœur faisant partie de l'album *Le retour de Johnny Frisson* (Kébec Disc, 1980).

4. Titre d'un album de Lucien Francœur (A&M, 1987).

« VOUS ÊTES PAS BANDE DE CAVES[1] »

Bref survol du cinéma québécois de la contre-culture

par **Isabelle Morrissette,** bibliothécaire,
Direction de la référence et du prêt

La contre-culture ne se traduit pas par un propos ou un esthétisme propre à tous mais plutôt par une haine, une révolte contre le système en place. C'est un rejet de l'idéologie dominante. Le cinéma québécois a pleinement participé à ce mouvement révolutionnaire qui a connu son apogée entre 1965 et 1975. Voici quelques personnalités et quelques films illustres de cette époque foisonnante.

LES MULTIDISCIPLINAIRES

Plusieurs cinéastes de cette période sont des artistes polyvalents. Qu'ils soient poètes, musiciens ou acteurs, ils ont aussi marqué le cinéma québécois par leurs films.

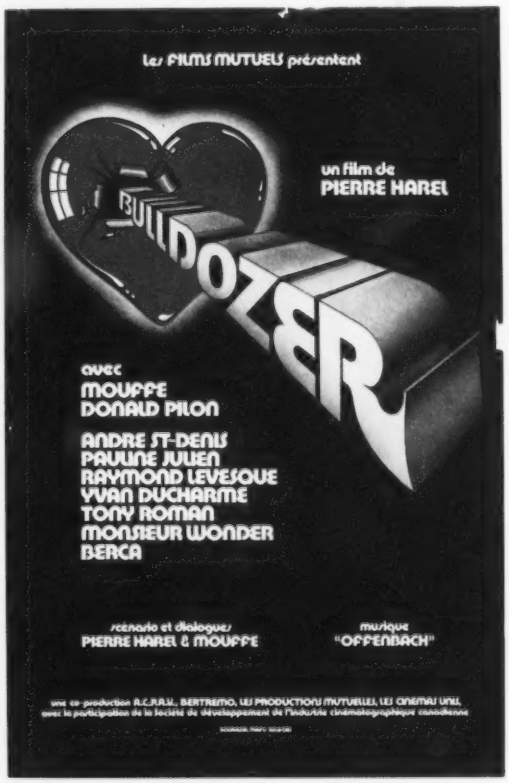
Pierre Harel, membre fondateur des groupes Offenbach et Corbeau, a réalisé plusieurs des films significatifs de ce mouvement : *Taire des hommes* (1968), *Bulldozer* (1974), *Vie d'ange* (1979). Ces films baignent dans une ambiance de rock'n'roll, de violence, de liberté et de sexualité.

Raôul Duguay, artiste polyvalent s'il en est un, membre de l'Infonie, a aussi partagé sa folie créatrice dans un fabuleux film-fable, *Ô ou l'invisible enfant* (1972). Ce « poème cinématographique » est une suite de 33 séquences qui fait « redécouvrir la faculté d'émerveillement propre à l'enfant[2] ». Claude Péloquin, poète prolifique, a également réalisé quelques courts métrages significatifs : *L'homme nouveau* (1969) et *Balle de gin* (1970).

LES RÉALISATEURS CHEVRONNÉS

Après avoir réalisé le succès cinématographique éminent de la Révolution tranquille, *Le chat dans le sac* (1964), Gilles Groulx s'attelle à une trilogie qui appartient à la mouvance de la contre-culture : *Où êtes-vous donc?* (1968), *Entre tu et vous* (1969) et *24 heures ou plus...* (1971-1976). Ces films critiquent de façon mordante la société québécoise et appellent même à la révolte. Le dernier film sera censuré pendant cinq ans par l'Office national du film, car cette organisation ne tolérait pas une remise en question aussi abrupte des bases de la société.

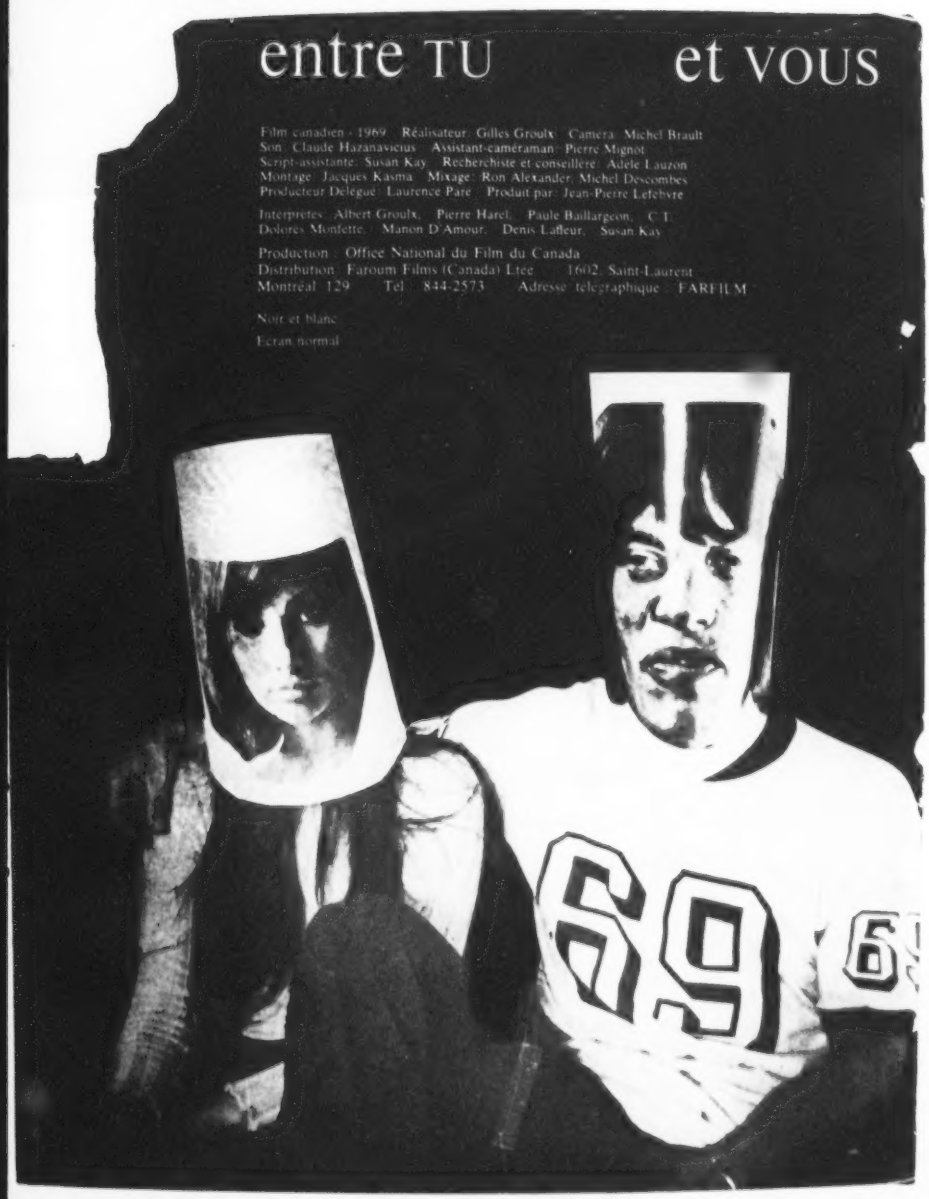
Finalement, les frères Jean et Serge Gagné sont des figures quasi mythiques du cinéma de la contre-culture québécoise. Ils ont réalisé une quinzaine de films depuis plus de 40 ans en ne dérogeant pas à



▷ *Bulldozer*, affiche, 87 x 56 cm, Montréal, Films mutuels, 1974.

TANNÉS DE MOURIR

« [Notre projet cinématographique] nous permet de retrouver un espace où l'on peut encore respirer, s'abreuver à la source pour libérer notre bouche bâillonnée, notre regard obstrué. Poussé par un instinct plus fort que la raison, notre cinéma rattrape la banalité pour la piétiner, la renverser, la bouleverser[3]. »



l'idéologie engagée, libre et sans entraves qu'ils défendent depuis leurs débuts. *Saison cinquième* (1968), *La tête au neutre* (1973), *L' ou l'* (1974), *Une semaine dans la vie de camarades* (1977) : ces films-collages, éclatés par leur forme et leur sens, traquent la bêtise humaine et explorent l'imaginaire.

Ces artistes ont, à leur façon, révolutionné le cinéma québécois mais ils sont surtout partie prenante de leur époque : ils ont fait exploser les conventions et ont ouvert la voie aux cinéastes audacieux d'aujourd'hui.

1. Célèbre phrase de Claude Péloquin gravée par Jordi Bonet dans la murale du Grand Théâtre de Québec en 1970.

2. Raôul Duguay, « Un poème cinématographique », cineaste.raouldugay.net (consulté le 11 avril 2011).

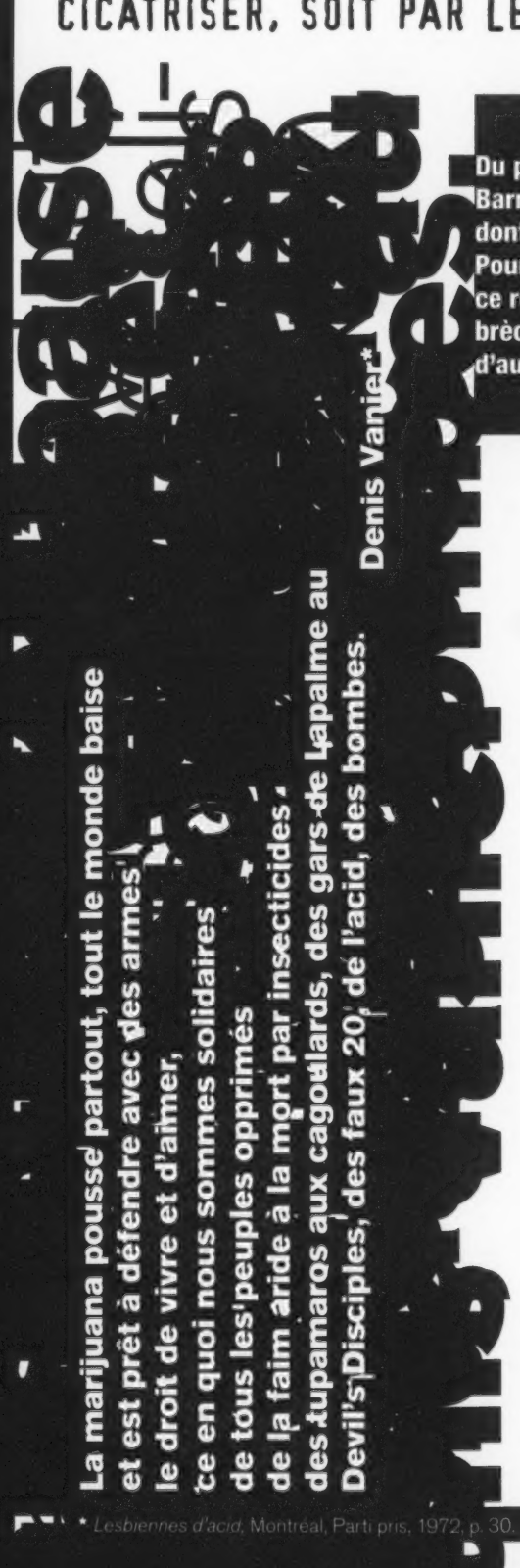
3. Jean Gagné et Serge Gagné, « Notre projet cinématographique », cocagne.org (consulté le 11 avril 2011).

◁ *Entre tu et vous*, affiche, 103 x 80 cm, Montréal, Office national du film / Faroum films, 1969.

EXTRAITS D'ŒUVRES LITTÉRAIRES COMPILÉS PAR JONATHAN LAM

ÊTRE POÈTE C'EST INTERVENIR DANS L'

CICATRISER, SOIT PAR LE LANGAGE OU D'AUTRES MOYENS, DES DIMENSIO



Du plus haut chacun de son isolement
Barreaux ou autre signifiance
dont nous sommes solidaires en ce jeu
Poursuivre alors sans peur nous puis
ce retour à tous où sur une autre scène
brèche où forcément se joue
d'autres combats s'amorcent.

Madeleine Gagnon*

* *Portraits du voyage*, Montréal, Éditions de l'Aurore, coll. « Écrire », 1975, p.

La marijuana pousse partout, tout le monde baise
et est prêt à défendre avec des armes
le droit de vivre et d'aimer,
ce en quoi nous sommes solidaires
de tous les peuples opprimés
de la faim aride à la mort par insecticides
des tupamaros aux cagoulards, des gars de Lapalme au
Devil's Disciples, des faux 20, de l'acid, des bombes.

Denis Vanier*

* *Lesbiennes d'acid*, Montréal, Parti pris, 1972, p. 30.

Cela fait partie des responsabilités du créateur que d'être la conscience de son temps et de veiller à l'élucidation de la réalité, à la désaliénation de l'homme, que ce soit en contestant les non-valeurs ou en revendiquant l'avènement de nouvelles valeurs spirituelles. Seul un art contestataire et contesté est efficace au niveau de la conscience individuelle et au niveau de l'évolution historique de l'art. [...] L'œuvre doit effectuer un impact sur l'être entier, transformer la sensibilité et la connaissance à plus ou moins brève échéance.

Raôul Duguay*

* *Lapokalipsô*, Montréal, Éditions du Jour, 1971, p. 183.

NCONSCIENT ET DANS L'INCONNU, C'EST AUSSI
S SPATIALES ET PSYCHIQUES NOUVELLES. CLAUDE PÉLOQUIN*

* *Manifeste Infra*, suivi des *Émissions parallèles*, Montréal, L'Hexagone, 1967, p. 23.

Quelle incroyable libération d'énergie si nous arrivions, par des actions appropriées, par l'autocritique et la critique, à remettre en question, dans notre vie et nos fantasmes, ces divisions et réifications de sorte que l'homme et la femme puissent se considérer, à tous les niveaux y inclus le plus fondamental, l'inconscient, comme des êtres complets et égaux. Le capitalisme, l'impérialisme et la civilisation occidentale trembleraient sur leurs propres fondements.

Jean-Marc Piotte*

* *Portraits du voyage*, Montréal, Éditions de l'Aurore, coll. « Écrire », 1975, p. 11.

nous refusons d'être employées pour multiplier vos maladies
que nous freakions est leur suprême plaisir
leur peur mortelle
et nous continuerons à poser des crow-bars sur nos portes
le fait qu'on nous agresse est notre plus grand méfait.

nous ne pouvons nous échapper, nous pressentons tout.

il est un jour où la fragilité épuisée prendra les armes
pour seulement défendre son intimité.

Josée Yvon*

* *Filles-commandos bandées*, Montréal, Les herbes rouges, 1976, n. p.

[...]
aux négriers de peuples
aux lanceurs de missiles
aux monnayeurs de sueurs humaines
aux gardes-chiournes de la vie

je dis :
vous ne l'emporterez pas en paradis
nous aurons votre peau

je dis : MERDE

Paul Chamberland*

* *L'afficheur hurle*, Montréal, Parti pris, coll. « Paroles », 1964, p. 65.

la politique est devenue une affaire de mœurs [...] énoncer une opinion politique radicale dans une feuille de gauche ne comporte plus aucun risque évoluer dans un temple d'achats de manière telle qu'on se communique comme l'évidente dénonciation de l'ennui et de la terreur surconsommés par tous, c'est consentir à se mettre soi-même en danger

Paul Chamberland*

* *Extrême survivance extrême poésie*, Montréal, Parti pris, 1978, p. 130-131.

COUTHURAN, UN COL

L'ECTIF PEACHANT

par **Danielle Léger,** bibliothécaire spécialiste de collections, Direction de la recherche et de l'édition

L'affiche est « l'art de notre siècle », déclare tranquillement un jeune homme fumant la pipe, rue du Trésor, à Québec, dans un film de Jacques Giraldeau intitulé *Bozarts*[1]. Nous sommes en 1967 et l'interviewé s'appelle Claude Gaudreau.

NAISSANCE D'UN COLLECTIF

À l'automne 1968, étudiant à l'Université Laval, Claude Gaudreau s'associe à Jean-François Couture pour assurer le service des communications graphiques de l'Association générale des étudiants de Laval (AGEL). D'abord sous le nom de Thuran, bientôt transformé en Couthuran[2], ils diffusent une série de quatre affiches qui invitent au vote lors d'un référendum sur les frais associés aux services aux étudiants. Sur une autre affiche, électorale celle-là, une équipe menée par un certain Carter brigue les suffrages étudiants : y apparaît la signature sur trois lignes, inscrite dans un carré imaginaire, caractéristique des premières créations de Couthuran (voir image 1).

Inspiré par l'exemple de l'université Yale, Couthuran souhaite offrir ses services à des clients externes, proposition qui sera accueillie avec réserve par les responsables de l'AGEL. Les créateurs se détachent de l'association et le collectif de création graphique amorce son existence autonome. Aux deux fondateurs se joignent Ruth Ann (Randi) Gaudreau, Jacques Lacasse et quelques collaborateurs, selon des approches tantôt collectives (certaines affiches sont signées « couthuran + amis »), tantôt plus solitaires.

◁ Couthuran, *AGEL – L'équipe Carter*, affiche, 55 x 73 cm, Québec, AGEL, 1968 ou 1969.

En 1972, Couthuran sera des moments fondateurs de la Société des graphistes du Québec. Dans le premier répertoire de l'association publié trois ans plus tard, les réalisations graphiques du collectif se déploient sur les pages où figurent des portraits d'enfance de ses membres et collaborateurs. À cette époque, Couthuran a installé son atelier à l'étage d'une maison de Beauport entourée de grands arbres et adopté une nouvelle signature dont l'initiale est lovée dans une forme ovoïde[3]. Le collectif intègre les fonctions de placement publicitaire avec l'acquisition de Payeur Publicité, la toute première agence francophone de publicité, établie à Québec depuis 1949. Mirabau, qui est alors une imprimerie artisanale de Québec installée rue Roi, tire les sérigraphies du collectif. La technique conjugue éditions restreintes, coûts abordables et richesse chromatique.

DANS L'AIR DU TEMPS

La Collection patrimoniale de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) compte 251 affiches signées ou attribuées à Couthuran – *grosso modo* la moitié de la production totale d'affiches du collectif, particulièrement abondante depuis l'année pionnière de 1968 jusqu'aux années 1980[4]. Parmi les affiches en musique se démarque une percutante affiche carrée, créée pour les représentations à Québec de *L'Osstidcho* au Palais Montcalm en 1969 : Robert Charlebois y devient l'« homme de Vitruve » de Léonard de Vinci. Une soixantaine d'affiches de théâtre témoignent de la vitalité des troupes dans la Vieille Capitale, de la Commune à Marie au Grand Cirque ordinaire. Les remarquables créations réalisées pour le Trident comprennent notamment *La mort d'un commis voyageur* (1972) et *En attendant Godot* (1974), qui rivalisent d'audace sur le plan de la composition. *Piaf* (1982) et *Macbeth* (1983) évoquent les meilleures affiches coups-de-poing polonaises. ▶

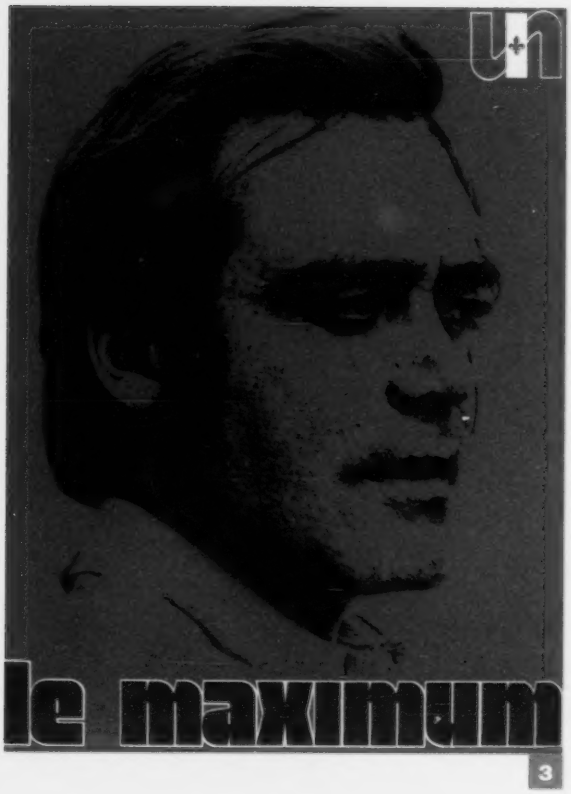
2

Près du quart des productions graphiques du collectif font écho à la vie sur le campus de l'Université Laval, aux couleurs d'une programmation culturelle en phase avec l'air du temps : films de Fellini, de Godard, de Buñuel et de Kobayashi au Ciné-Campus, concerts de musique classique, récitals de chanson québécoise, créations collectives et théâtre d'avant-garde. La quête de l'américanité y est sensible : film d'Orson Welles, performances de jazz et de rhythm'n'blues, visites de troupes états-uniennes telles le Bread and Puppet Theatre et le Performance Group (voir image 2).

UN IMAGINAIRE LIBERTAIRE

Une quinzaine d'affiches rendent compte de l'activisme politique et syndical, dénoncent les compressions dans les services publics, réclament le droit à la maternité pour les 55 000 femmes membres de la Centrale de l'enseignement du Québec, etc. Le collectif travaille pour les politiciens Marcel Masse en 1971 (voir image 3) et Joe Clark vers la fin de la décennie. Quant à la trentaine d'affiches réalisées pour le gouvernement du Québec, on les lira soit comme l'infiltration de l'esthétique contestataire de l'époque au cœur même des communications officielles, soit comme la récupération d'un langage visuel percutant auquel les citoyens québécois sont susceptibles d'adhérer. Dans une série d'affiches commandée dans les années 1970 par le ministère de l'Éducation, un paradoxal lutteur de sumo psychédélique assure la promotion de la santé dans les établissements scolaires (voir image 4). Dans le même esprit, vers 1985, la Régie de l'assurance-automobile adopte des images-chocs pour transmettre

Réponse singulière d'un collectif de création visuelle et publicitaire aux enjeux sociaux et politiques du moment, la production graphique de Couthuran est à l'image de la mouvance contre-culturelle à Québec.



3

4

◁◁◁ **Couthuran (d'après une idée de Clément Simard), *Théâtre USA*, affiche, 88 x 47 cm, Québec, Université Laval, entre 1970 et 1979.**

◁◁ **Couthuran, *Le maximum*, affiche, 83 x 62 cm, Québec ?, Union nationale, 1971.**

◁ **Couthuran et amis, *Santé*, affiche, 92 x 61 cm, Québec, gouvernement du Québec, ministère de l'Éducation, entre 1970 et 1979.**

ses messages concernant la sécurité routière des motocyclistes et l'immatriculation des véhicules.

La production graphique de Couthuran est éclectique, toujours inattendue. Réponse singulière d'un collectif de création visuelle et publicitaire aux enjeux sociaux et politiques du moment, elle est à l'image de la mouvance contre-culturelle à Québec. Elle laisse deviner l'impact que l'approche « *Think globally, act locally* » a eu, à des degrés divers, au-delà de la métropole montréalaise, sur l'ensemble de la société québécoise : l'empreinte d'un imaginaire libertaire qui a amplifié les fruits de la Révolution tranquille, d'une époque turbulente et souverainement créative, d'un art de l'affiche à vocation populaire. ■

1. Produit par l'ONF en 1969, le film *Bozarts* explore les rapports entre les arts plastiques et la société québécoise. Il figure dans l'anthologie *Jacques Giraldeau et l'art* (2e volume) publiée sur DVD en 1995.

2. Thuran est l'anagramme de Ruth Ann, prénom de la conjointe de Claude Gaudreau, qui signera certaines affiches sous le pseudonyme de Randi. Avec Couthuran, le nom initial est augmenté d'un préfixe lié au nom de Jean-François Couture.

3. Ce symbole évoque le droit d'auteur et la création.

4. La cohésion du collectif s'affaiblit au milieu des années 1980. Claude Gaudreau poursuit son activité sous ce label. Jean-François Couture travaille dans le domaine du théâtre et enseigne au Conservatoire d'art dramatique de Québec.

Vifs remerciements à Claude Gaudreau pour les nombreuses pistes fournies lors d'une entrevue accordée à Québec le 10 mars 2011.

DISTROBOTO

10 ans d'art pour emporter

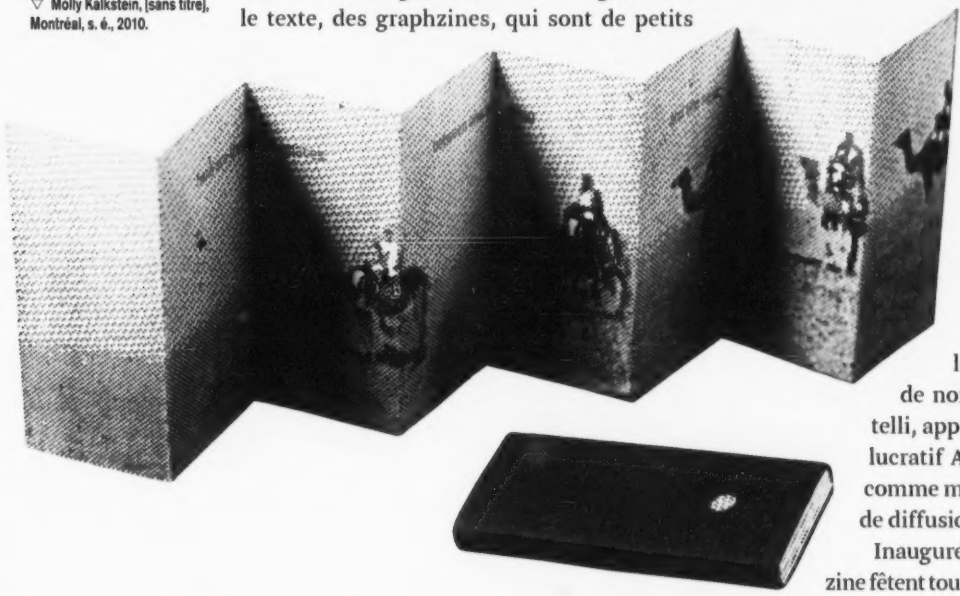
par **Élise Lassonde,** bibliothécaire,
Direction de la recherche et de l'édition

Depuis les années 1960, les zines s'insèrent dans la sphère culturelle québécoise comme un des modes de diffusion et d'expression privilégiés de la contre-culture. Il s'agit d'une publication autoéditée, imprimée grâce à des procédés courants : photocopie, offset ou sérigraphie qui a souvent une facture artisanale. Ces opuscules portent sur les préoccupations et les sujets de prédilection du milieu alternatif : politique, art, bande dessinée, musique et cinéma. Ils sont réalisés à petit tirage et proposés à un prix de vente modique, lorsqu'ils ne servent pas simplement de monnaie d'échange contre d'autres zines.

LE MONDE DES ZINES

On distingue les fanzines, mot-valise composé de « fan » et de « magazine », où domine généralement le texte, des graphzines, qui sont de petits albums où l'image occupe la place principale, ou encore où l'intérêt principal porte sur l'interaction entre les images et le texte. Contrairement aux bandes dessinées traditionnelles, les graphzines ne présentent pas nécessairement une narration. Ainsi, les créateurs se dispensent de respecter les règles de lisibilité et peuvent se livrer à toutes les extravagances graphiques possibles.

On ne s'embarrasse pas davantage du bon goût : l'objectif est de faire rire, d'étonner, de dégoûter, de choquer ou d'exciter. Les thèmes choisis sont volontairement provocants : la mort, la maladie, la violence, le sexe, la révolte, la folie. Les publications adoptent volontiers une allure vulgaire ou morbide. À l'opposé, certains préfèrent une facture joyeuse, burlesque ou naïve, conjuguant humour et critique avec ironie, pour aborder autant d'enjeux sociaux et d'idées philosophiques que d'éléments autobiographiques.



▽ Molly Kalkstein, [sans titre], Montréal, s. é., 2010.

Un zine est avant tout un produit conçu pour circuler, pour véhiculer des idées et pour faire connaître la plume ou le trait graphique de son créateur. Néanmoins, ces documents ont peu de place dans les réseaux habituels des libraires ou des galeries ; en résulte une diffusion quasi confidentielle. Impliqué dans le milieu underground depuis de nombreuses années, Louis Rastelli, appuyé par l'organisme à but non lucratif Archive Montréal, s'est donné comme mission d'offrir des plateformes de diffusion aux zines.

Inaugurés en 2001, Distroboto et Expozine fêtent tous deux cette année leur 10e anni-

Un zine est avant tout un produit conçu pour circuler, pour véhiculer des idées et pour faire connaître la plume ou le trait graphique de son créateur.

◁ Une machine Distroboto au Centre de conservation de BAnQ, en 2007, dans le cadre de l'exposition *Graphzines et autres publications d'artistes*. Photo : Louis Rastelli.

▽ Julie Doucet, *Catalogue de boulons*, Saint-Lambert, Mille Putois, 2010.

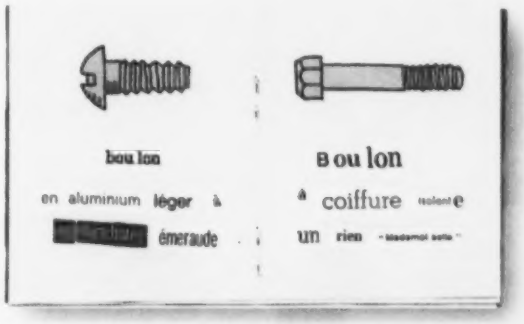
versaire. Rastelli a profité de l'occasion pour proposer à BAnQ un important lot de publications créées pour Distroboto, documents qui viendront s'ajouter aux titres déjà présents en collections.

Expozine est une foire annuelle de petits éditeurs et de créateurs de bandes dessinées et de fanzines qui permet à presque 300 exposants d'ici et d'ailleurs de présenter et d'offrir à la vente leurs publications. Si cette production est marginale, elle attire néanmoins des milliers d'amateurs qui se bousculent littéralement pour être témoins, année après année, de ce happening du livre qui a lieu dans le sous-sol de l'église Saint-Enfant-Jésus, à Montréal, le temps d'une fin de semaine de novembre. Depuis deux ans, la programmation est augmentée de lectures et de conférences, dans l'esprit d'échange et de diffusion des fanzines. Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) s'associe à cette activité depuis 2007 non seulement à titre de commanditaire mais aussi comme exposant afin de promouvoir l'importance du dépôt légal auprès des créateurs et de faire connaître les collections de l'institution auprès des amateurs et des chercheurs.

DISTROBOTO : UN SUCCÈS REMARQUABLE

Inspiré par des projets similaires en Europe ainsi que par les Art-O-Mats américains, Distroboto donne une nouvelle vocation aux machines distributrices de cigarettes, proposant des projets artistiques alternatifs au modique coût de deux dollars. Les exigences pour participer au projet portent sur la qualité de la proposition. La seule contrainte technique concerne les dimensions, qui ne doivent pas excéder celles d'un paquet de cigarettes. Les œuvres proposées pour le Distroboto par 700 artistes émergents s'avèrent par conséquent d'une multidisciplinarité étonnante. Plus de 750 produits culturels différents ont été créés et multipliés, incluant non seulement des disques compacts miniatures et de petites publications mais aussi toutes sortes d'objets artistiques plus insolites les uns que les autres.

Internet et la multiplication des blogues auraient pu sonner le glas de cette production alternative en offrant une vitrine abordable et universelle, mais ce n'est pas le cas. L'attrait de la production d'un objet physique demeure et cette forme d'édition est en croissance. Avec l'accessibilité toujours plus grande des moyens technologiques, les zines des années 2000 se détachent bien souvent de l'allure de simples photocopies en noir et blanc découpées et brochées des décennies précédentes. L'usage ▶



Ces opuscules portent sur les préoccupations et les sujets de prédilection du milieu alternatif : politique, art, bande dessinée, musique et cinéma.

△ Simon Bossé, *Chute*, Saint-Lambert, Mille Putois, 2006.

▽ Pascal-Angelo Fioramore, *Fl-ti-culs*, Montréal, s. é., coll. « Fanzino-Distroboto », 2010.

de la sérigraphie se fait plus courant, ainsi que diverses interventions manuelles : éléments collés, coutures, etc. Leur facture est plus recherchée et plus originale qu'auparavant ; les formats se diversifient. On note également une augmentation du nombre de parutions dues à un seul créateur et non à un collectif.

Au cours de ses 10 ans d'existence, de la première machine qui fonctionne encore aujourd'hui à la Casa del Popolo sur le boulevard Saint-Laurent, à Montréal, aux 10 machines aujourd'hui dispersées dans des lieux de diffusion culturelle, dans des restaurants et dans des bars de la métropole, en plus des deux machines localisées en France, le système Distroboto a permis à plus de 40 000 œuvres de trouver preneur. Un succès remarquable.

Historiquement, les acteurs de la contre-culture étaient plutôt réfractaires aux institutions et l'absence de bon nombre de leurs publications dans les collections publiques pose des problèmes importants de représentativité. Figure d'exception, Louis Rastelli a soigneusement conservé, depuis les débuts de son initiative, des exemplaires de chaque document produit pour les Distroboto. C'est dire combien les 130 livres qui s'ajoutent à la collection patrimoniale de livres d'artistes et d'ouvrages de bibliophilie sont essentiels. Cet ensemble enrichit celui qui avait été mis en valeur dans l'exposition *Graphzines et autres publications d'artistes* présentée par BAnQ en 2007 au Centre de conservation, accompagné par une machine Distroboto, et en 2008 à la Collection nationale. Est également paru en 2008 un catalogue du même nom.

L'exceptionnel corpus du Distroboto témoigne d'un milieu culturel prolifique. Sa conservation par BAnQ permettra de préserver la mémoire de ce projet d'envergure et d'assurer une pérennité à ces supports trop souvent voués à un destin éphémère. ■

LA CONTRE-CULTURE DÉVOILÉE

Bibliographie commentée

par **Martin Rémillard,** bibliothécaire, Direction de la référence et du prêt, et **Andrée Sabourin,** bibliothécaire, Direction de la Collection nationale et des services spécialisés

La contre-culture a fasciné les chercheurs, qui ont tenté de cerner le phénomène, parfois à l'époque même de son effervescence. Voici quelques ouvrages importants sur la question.

Theodore Roszak, dans son essai *Vers une contre-culture* (1970), forge le néologisme « contre-culture » pour désigner ce mouvement opposé à la société rationnelle et technocratique revendiquant un nouveau mode de vie basé sur l'expérience des sens, la quête spirituelle et la vie en communauté. À la même époque, Edgar Morin s'intéresse à l'éclatement de la culture de masse et à l'apparition de sous-cultures, notamment dans *Journal de Californie* (1970) et *L'esprit du temps* (1975). Pour lui, toutefois, la contre-culture est plutôt une révolution culturelle ayant sa source dans la culture dominante. D'autres regards postérieurs seront moins tendres envers cette dissidence. Jean-Louis Harouel, dans *Culture et contre-cultures* (1994), trace un portrait critique et réducteur de cette mouvance alors que Joseph Heath et Andrew Potter dévoilent l'impossible combat et l'échec de cette révolte dans *Révolte consommée – Le mythe de la contre-culture* (2005).

MANIFESTATIONS DE LA CONTRE-CULTURE

Selon Christiane Saint-Jean-Paulin dans *La contre-culture – États-Unis, années 60* (1997), la contre-culture américaine se divise en deux tendances. La nouvelle gauche, influencée par Herbert Marcuse – *L'homme unidimensionnel* (1968), *Éros et civilisation* (1955) –, conteste les inégalités sociales, la guerre du Viêtnam et l'autorité sous toutes ses formes ; le mouvement hippie prône par ailleurs la libération de l'individu des contraintes de la société technocratique. Dans *L'Amérique de la contestation* (1985), Marie-Christine Granjon offre une analyse complète des groupes et des mouvements de la contre-culture.

En France, la contre-culture s'exprime entre autres par les révoltes étudiante et ouvrière de Mai 68. Trois intellectuels, Edgar Morin, Claude Lefort et Cornelius Castoriadis, ont relevé le défi de produire une analyse immédiate de ces événements. Ces analyses sont regroupées dans *Mai 68 – La brèche* (1968). L'ouvrage collectif *68 – Une histoire collective (1962-1981)* (2008) ajoute à la narration des faits plusieurs trames portant sur l'art, la culture, les acteurs et les lieux symboliques qui donnent un éclairage supplémentaire aux événements. Les mouvements de grève et de contestation inspirent une abondante production d'affiches et de slogans. L'ouvrage *Les affiches de mai 68* (2008) permet de saisir l'effervescence créatrice de ce moment.

L'année 1968 marque l'apogée de la contre-culture à l'échelle mondiale. Mark Kurlansky dans *1968, l'année qui ébranla le monde* (2005) ainsi que l'ouvrage collectif *Les années 68 – Le temps de la contestation* (2000) illustrent cette situation.

ET AU QUÉBEC…

C'est dans un bouillonnement culturel et social, au cœur même de la Révolution tranquille, que les manifestations de la contre-culture voient le jour au Québec. De jeunes artistes et intellectuels inspirés par la génération beat, par le mouvement hippie et par Mai 68 déstabilisent par leur marginalité, leur culture underground et leur refus de la société établie.

Parmi les rares livres québécois racontant cette période agitée, quelques titres s'imposent. *L'urgence du présent – Essai sur la culture et la contre-culture* ▶

▷ **Festival pop de Manseau, 31 juillet-2 août 1970. Collection Ronald Labelle.**
Photo : Ronald Labelle.

(1973), de Gilles Lane, examine des courants représentant le débat nature-culture ; on retient du collectif *Changer de société* (1982), publié sous la direction de Serge Proulx et de Pierre Vallières, un article fort particulier et virulent de la journaliste Armande Saint-Jean : « De la contre-culture au féminisme ». L'essai d'analyse interprétative *Politique et contre-culture* (1979) de Gaétan Rochon scrute le phénomène dans l'optique de la science politique tandis que l'incontournable anthologie *Québec underground 1962-1972* (1973) des Éditions Médiart rassemble divers éléments : affiches, articles, brochures, tracts, etc. Sous la plume de Claude Gauvreau, de Claude Péloquin et d'Armand Vaillancourt s'y dessinent « 10 ans d'art marginal au Québec ».

Aujourd'hui, la contre-culture fait paradoxalement partie intégrante de la culture ; tous les titres énumérés ici se trouvent ainsi sur les rayons de la Collection universelle de prêt et de référence ou de la Collection nationale de la Grande Bibliothèque. ■

Sous la loupe
L'édition imprimée québécoise

par **Mireille Laforce,** coordonnatrice de la Section du dépôt légal,
Direction des acquisitions de la collection patrimoniale

Combien de titres sont-ils publiés chaque année au Québec ? Quel est le tirage moyen d'un livre québécois ? Voici quelques exemples de questions qui trouveront leurs réponses dans la publication annuelle *Statistiques de l'édition au Québec,* dont l'édition intégrant les données relatives aux titres publiés en 2009 est maintenant disponible. Les statistiques présentées proviennent d'informations recueillies lors du dépôt légal des publications imprimées auprès de BAnQ. Ces statistiques rassemblent une quantité importante d'information ; en voici quelques-unes qui retiendront plus particulièrement l'attention.

L'ensemble des titres publiés au Québec, par tout type d'éditeur, se chiffre à 9641. Les éditeurs commerciaux sont les plus grands producteurs de titres imprimés avec 71 % de la production annuelle en 2009. Le nombre de publications de ces éditeurs a été globalement en hausse au cours de la dernière décennie et représente 6881 titres en 2009.
Il est important de savoir que les titres issus de l'autoédition sont placés parmi les titres regroupés sous l'édition commerciale.

La tendance à la baisse observée ces dernières années du côté de l'édition gouvernementale se poursuit en 2009. Le nombre de publications passe pour la première fois sous le seuil des 1000 titres.

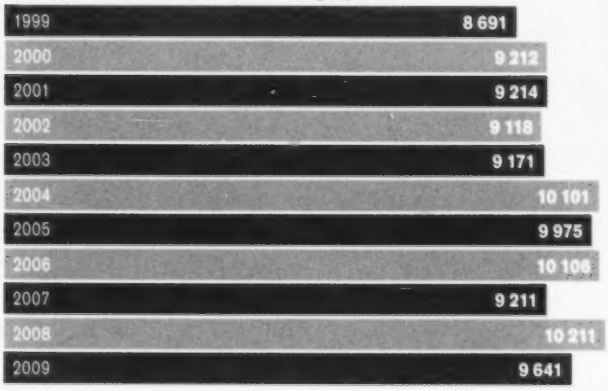
La catégorie « Philosophie, psychologie, religion » se démarque par une hausse constante et particulièrement remarquable, le nombre de publications passant de 663 titres en 1999 à 958 titres en 2009 (44 % d'augmentation). La catégorie « Littérature jeunesse » fait l'objet d'une progression encore plus importante, passant de 681 titres en 1999 à 1174 titres en 2009 (72 % d'augmentation). L'ensemble des publications destinées aux jeunes représente 17 % de l'ensemble de l'édition québécoise en 2009 (1607 titres) ; si l'on ajoute à cela les manuels scolaires (756 titres), le pourcentage augmente à 25 %. Les enfants sont une clientèle cible importante pour nos éditeurs !

Du côté du prix des publications, un regard sur les 10 dernières années permet de constater que la part des publications gratuites a diminué de façon substantielle, passant de 27,8 % en 2000 à 12 % en 2009. Le fait que le gouvernement du Québec opte de plus en plus pour la publication numérique y est probablement pour quelque chose. Le prix moyen d'un livre se situe à 30,83 $ en 2009 alors que celui des brochures (publications de moins de 49 pages) se situe à 11,80 $. Le tirage moyen des livres publiés par les maisons d'édition commerciales est plutôt stable, se situant à 2642 exemplaires en 2009.

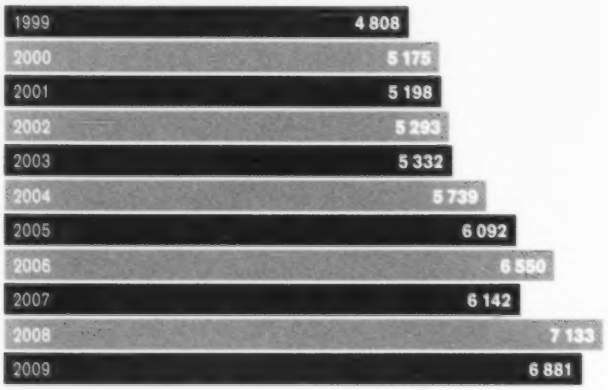
Qu'en est-il des langues de publication des titres québécois ? Ceux-ci sont en français dans une proportion de 86,2 % en 2009. Sur l'ensemble des titres publiés, 17,1 % sont le fait de traductions, dont la langue originale de publication est l'anglais à 82,3 %.

Curieux d'en savoir davantage ? La publication *Statistiques de l'édition au Québec en 2009* est disponible sur le portail de BAnQ, sous l'onglet « À propos de BAnQ ». ■

Évolution du nombre de titres publiés au Québec de 1999 à 2009 (monographies)



Publications des maisons d'édition commerciales : nombre de titres de 1999 à 2009



DANS LE CADRE DES ACTIVITÉS DU RÉSEAU FRANCOPHONE NUMÉRIQUE

Un stage à Dakar

par **Alain Boucher,** directeur de la numérisation

La numérisation et la mise en ligne constituent d'excellents moyens de faire connaître les ressources documentaires tout en contribuant à la préservation des documents originaux. À cette fin, le Réseau francophone numérique (RFN), avec le soutien de l'Organisation internationale de la francophonie (OIF), organise des stages de formation à la numérisation qui sont adaptés aux besoins des milieux concernés.

△ **L'équipe d'animation : Mélanie Tremblay, Dominique Maillet, Mariétou Diop et Alain Boucher.** Photographe non identifié. Détail.

▷ **Le groupe des stagiaires à l'entrée de la Bibliothèque centrale de l'Université Cheikh Anta Diop.** Photographe non identifié. Détail.

Un premier stage de numérisation s'était tenu à Port-au-Prince (Haïti) en juin 2009. Un deuxième a été organisé à Dakar (Sénégal), du 24 janvier au 1er février 2011. Y étaient invités des représentants des bibliothèques et des centres d'archives des pays francophones d'Afrique de l'Ouest. L'activité a réuni 26 participants provenant de six pays (Bénin, Burkina Faso, Côte d'Ivoire, Mali, Sénégal, Togo).

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) et la Bibliothèque nationale de France (BnF) avaient convenu d'unir leurs ressources pour la tenue du stage. Deux représentants de BAnQ (Mélanie Tremblay et moi-même) ont ainsi partagé avec Dominique Maillet, de la BnF, la préparation du stage et son animation.

Très axé sur les travaux pratiques, le stage couvrait la numérisation des divers types de documents (archives sur papier, documents de bibliothèque, photographies, enregistrements sonores et vidéo, etc.). Pour certains participants, c'était l'occasion d'apprivoiser de nouveaux moyens et de nouvelles techniques; pour d'autres, le stage permettait d'approfondir leurs connaissances. Les animateurs étaient en outre à la disposition des stagiaires pour discuter des questions de planification de projets de numérisation, d'évaluation des collections, de numérisation de documents de types particuliers, etc.

Les formateurs et les participants ont pu compter sur l'excellente collaboration du personnel de la Bibliothèque centrale de l'Université Cheikh Anta Diop. La directrice de la bibliothèque, Mariétou Diop, était d'ailleurs à l'origine de l'organisation du stage.

Au terme de la formation, les participants ont obtenu sur DVD un ensemble de ressources qui leur serviront pour leurs futurs travaux : textes des présentations, aide-mémoire sur divers aspects de la numérisation et du traitement des fichiers numériques, documentation sur les appareils et les logiciels fournis par l'OIF, logiciels libres pour le traitement et l'organisation de fichiers, etc. Les documents seront en outre mis à la disposition de tous les intéressés sur le portail du RFN (www.rfnum.org). ■

Sommet sur la lecture TD

par **Danielle Chagnon,** directrice de la référence et du prêt

Pourquoi lire ? Quel est le lien entre la lecture et la participation citoyenne ? Pourquoi les garçons lisent-ils moins que les filles ? Quels sont les programmes de lecture offerts dans les communautés autochtones ? La lecture a-t-elle un rôle à jouer dans la vie des nouveaux arrivants ? Les nouvelles technologies font-elles de nous de meilleurs lecteurs ?

Ces questions, et bien d'autres, ont fait l'objet de débats parmi les quelque 250 participants au 2e Sommet sur la lecture TD, qui a eu lieu à la Grande Bibliothèque les 20 et 21 janvier derniers.

Alors que le 1er Sommet, tenu à Toronto en novembre 2009, se voulait un survol des stratégies sur la lecture de plusieurs pays, on a voulu cette fois-ci se pencher sur les pratiques novatrices en matière de programmes, et ce, non seulement au Québec mais aussi au Canada et dans le monde. Ces pratiques touchaient particulièrement la lecture et les bébés, les jeunes enfants, les garçons, les autochtones et les nouveaux arrivants. L'impact des nouvelles technologies sur la lecture a également fait l'objet de plusieurs présentations.

Des conférenciers tels qu'Antonine Maillet, John Ralston Saul, Craig Alexander, Li Qingming et Jon Scieszka ont conquis l'auditoire par la justesse de leur réflexion, leurs propos parfois provocateurs et, surtout, leur conviction profonde que la lecture peut et doit changer le monde.

Le 3e et dernier Sommet sur la lecture TD aura lieu à Vancouver au printemps 2012. L'objectif : jeter les bases d'une véritable campagne nationale sur la lecture afin que le Québec et le Canada puissent devenir de véritables sociétés de lectrices et de lecteurs. ■

Pour en savoir plus, on peut consulter le site campagnenationalesurlalecture.ca.

CAMPAGNE SUR LA LECTURE

Création d'une stratégie de lecture

Mieux servir
les nouveaux arrivants

par **Marylène Le Deuff,** bibliothécaire, Direction de la référence et du prêt

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) manifeste par de nouvelles actions concrètes son intérêt pour les nouveaux arrivants en créant un comité consultatif sur les services qu'elle leur offre, en présentant l'Heure du conte en plusieurs langues et en lançant un projet-pilote de conversation française.

UN COMITÉ COMPOSÉ DE GENS DE TOUTES PROVENANCES

BAnQ s'est dotée en novembre dernier d'un comité consultatif sur l'offre de services aux nouveaux arrivants, dont le mandat consiste à conseiller l'institution en matière de services, de collections et d'activités culturelles destinés aux nouveaux arrivants.

Ce comité, animé par Guy Berthiaume, président-directeur général de BAnQ, est composé de 10 personnes, toutes issues de l'immigration et souhaitant mettre à profit leur expérience afin de favoriser l'intégration des immigrants dans leur société d'accueil. Le comité se réunira quatre fois par année. Au cours des deux premières rencontres, qui ont eu lieu le 30 novembre 2010 et le 29 mars 2011, BAnQ a présenté les services et les collections de l'institution aux membres du comité et recueilli des idées susceptibles de l'aider à améliorer l'offre et la diffusion de services aux nouveaux arrivants.

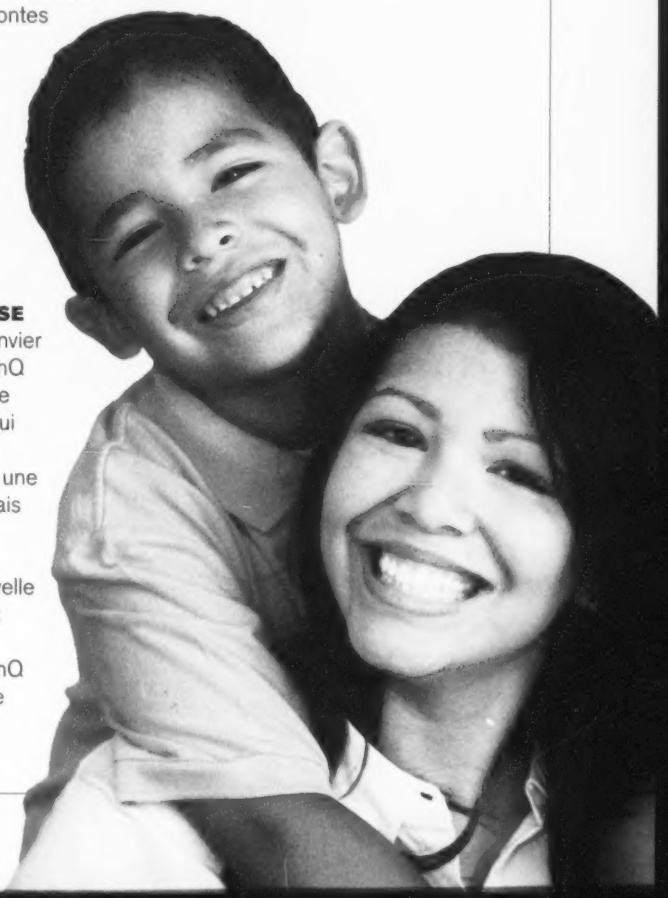
L'HEURE DU CONTE TD

Au cours du mois de février dernier, des enfants de 3 à 5 ans et leurs parents ont eu le privilège d'assister tous les jeudis après-midi à une grande première à la Grande Bibliothèque : l'Heure du conte TD.

Grâce à un partenariat avec le Groupe Financier Banque TD, BAnQ propose, pour les deux prochaines années, l'Heure du conte en d'autres langues que le français et l'anglais, soit, dans l'ordre, l'espagnol (en février 2011), le créole haïtien (en avril), l'arabe (en mai), le chinois (en juin) et le roumain (dates à déterminer). Les enfants des nouveaux arrivants auront ainsi la possibilité d'entendre des contes présentés dans leur langue maternelle par des conteurs passionnés de théâtre et de littérature, en plus de découvrir l'Espace Jeunes et son Théâtre Inimaginô, ces lieux magiques consacrés aux enfants. L'objectif de cette nouvelle activité est de susciter l'éveil à la lecture chez les plus jeunes tout en permettant aux parents de s'approprier les espaces et les ressources de la Grande Bibliothèque.

DES GROUPES DE CONVERSATION FRANÇAISE

Un projet-pilote de huit semaines mis sur pied en janvier par les Amis de BAnQ avec le soutien de BAnQ vient tout juste de se terminer. Il s'agit de groupes de conversation française qui avaient pour objectif de permettre aux nouveaux arrivants d'acquérir une meilleure connaissance du français par la pratique régulière de la conversation, de partager leurs expériences dans leur nouvelle société d'accueil et de nouer des liens. Ce projet a connu un franc succès et a permis à BAnQ de mesurer l'intérêt pour ce type de service. Un projet à suivre… ■



▽ **Raôul Duguay** (Photo : Jean Corbeil – BAnQ), **Stéphane Crête** (Photo : UNEQ), **Sophie Desmarais et Sophie Cadieux** (Photo : UNEQ) **ainsi que Jean Marc Dalpé** (Photo : UNEQ).

D'art et de culture

Une parole vraie
Le cabaret pas tranquille

par **Éric Fontaine,** rédacteur-réviseur, Direction de la programmation culturelle

Dans la nuit du samedi 26 au dimanche 27 février 2011, alors que la Nuit blanche du Festival Montréal en lumière battait son plein, le hall de la Grande Bibliothèque a accueilli *Le cabaret pas tranquille*, jouissive célébration de l'explosion littéraire et musicale qu'a connue le Québec des années 1960 et 1970.

À 21 h, le maître de cérémonie, Stéphane Crête, imperturbable, drôle, spontané, vêtu d'un habit marron témoignant du goût immodéré des années 1970 pour le ton sur ton et le polyester, est entré en scène. Le hall, où régnait une atmosphère étonnamment feutrée, affichait complet. Des moments forts ? Il faudrait citer tout le programme concocté avec brio et intelligence par le directeur artistique et metteur en scène Olivier Kemeid ou conclure, avec Raôul Duguay, que « toute est dans toute » et renoncer.

Je me risque tout de même à signaler quelques remarquables prestations. Alexia Bürger, Vincent Côté, Mathieu Gosselin et Johanne Haberlin ont offert un florilège de citations des années 1960 et 1970, des textes sentis qui se répondaient à la manière d'une partition de théâtre. Avec aplomb, Gilles Renaud a lu le discours à la fois grandiloquent et prudent qu'avait prononcé Jean Lesage au moment de l'inauguration de la Maison du Québec à Paris en 1961. Sébastien Ricard a livré avec force la beauté incantatoire d'*Arbres*, de Paul-Marie Lapointe, et, pour l'invention et le pur plaisir du texte, Gary Boudreault a servi un extrait des *Cantouques* de Gérald Godin.

Jean Marc Dalpé, animé d'une belle colère, incarnait parfaitement la rage exprimée par Pierre Vallières dans *Nègres blancs d'Amérique*. Nicolas Ancion, romancier belge, a transmis son admiration pour la littérature québécoise des années 1960 et 1970, qui « se soulevait comme le couvercle d'une marmite à pression mal fermée[1] ».

Et puis il y a eu l'énergie folle, contagieuse, de Raôul Duguay, incarnation de la scène contre-culturelle québécoise. La voix de cet homme de 72 ans gravissait les notes de son « Kébèk ô mon beau bébé », écrit en 1972, jusqu'à atteindre des hauteurs insoupçonnées avant de retomber dans les graves, provoquant chaque fois le rire de la foule.

La lecture d'un extrait de *L'asile de la pureté* par Marc Béland a été accueillie par des huées, preuve que, 40 ans après sa disparition, Claude Gauvreau n'a rien perdu de son pouvoir de provocation. Qui aurait cru que le numéro comique de la soirée viendrait d'Antoine Robitaille, correspondant du *Devoir* à l'Assemblée nationale, et que celui-ci élèverait les créditistes Réal Caouette et Camille Samson au rang d'artistes du langage ?

Sophie Desmarais et Sophie Cadieux étaient pleinement habitées par l'incandescent *Filles-commandos bandées* de Josée Yvon. Mani Soleymanlou a offert à son tour un échantillon de la langue de feu de Denis Vanier avec *Lesbiennes d'acid*. Catherine Lalonde, au sommet de sa forme, nous a envoyé au visage son *Magrandlect* en hommage à Josée Yvon.

Cette nuit a aussi fait une grande place à la musique. Jean Maheu, très en voix, a interprété *Le rendez-vous* de Gilles Vigneault et de Claude Léveillée. Raymond Cloutier a dépoussiéré deux succès du Grand Cirque ordinaire. Émilie Bibeau a repris de belle façon *Je ferai un jardin* de Clémence DesRochers. Le comédien Fabien Cloutier a exprimé en termes sans équivoque un ras-le-bol contre les artistes de la Révolution tranquille et la période de la contre-

▽ **Une foule charmée.** Photo : Jean Corbeil – BAnQ.

culture en interprétant *Mon ostie de voyage*, chanson de son cru. Une Géraldine encagoulée, accompagnée de ses Cagoules Duguay, a gueulé en anglais dans un ventilateur en guise de micro. Et, à la toute fin, portée par les voix de Stéphane Crête et de Jean Maheu, *La chanson d'amour de cul* de Michel Garneau, texte d'une singulière crudité, fut d'une étonnante beauté.

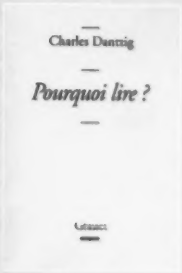
Et, faute de place, je n'ai rien dit du passage de José Acquelin, Danny Plourde, Alexis Martin, Robert Lalonde, Marie-Thérèse Fortin, Brigitte Haentjens, Markita Boies, Alexandre Faustino et de tant d'autres encore ! Une quarantaine d'artistes ont défilé, plus de 30 auteurs ont été lus, cités, chantés. Six heures d'envois brillants et de coups de gueule. La magie a opéré. Les organisateurs, BAnQ et l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ), ont gagné leur pari.

Comme les quelque 2000 autres personnes de passage à la Grande Bibliothèque ce soir-là, je comptais y rester une heure ou deux, pas plus, car la Nuit blanche offrait tant de distractions, mais les textes, la musique, même les interventions de la foule, tout dans ce spectacle était d'une grande force. À 3 h 30, n'ayant jamais quitté le hall de la Grande Bibliothèque, j'ai compris qu'une parole vraie, engagée, viscérale, conserve toujours sa pertinence. ■

1. « On est toujours jaloux de la littérature des autres », texte composé pour *Le cabaret pas tranquille*, disponible sur ancion.hautetfort.com, dans la section Archives – 2011-02 (consulté le 26 avril 2011).

Comptes rendus de lectures

par **Joëlle Ayotte** et **Isabelle Crépeau,** bibliothécaires,
Direction des services aux milieux documentaires



Charles Dantzig
Pourquoi lire?
Paris, Grasset, 2010 · ISBN : 9782246779315

Charles Dantzig est écrivain et éditeur, mais c'est comme lecteur qu'il nous pose la question *Pourquoi lire ?*, dont la réponse prend la forme d'un essai construit de réflexions sur la littérature parfois provocantes, souvent humoristiques, toujours informatives et originales.

La réponse de l'auteur en surprendra plus d'un : lire de la littérature ne sert à rien ! « Nous lisons *parce que* ça ne sert à rien ! », affirme-t-il. « C'est la force de la littérature et la force qu'elle nous donne. » Le lecteur peut se faire une opinion sur la question en parcourant de petits bijoux de chapitres (« Lire pour se consoler », « Lire en avion », « Lire pour poser les livres sur une table ») dans l'ordre ou dans le désordre. Nul besoin d'être passionné de littérature pour apprécier la vision de l'auteur et la manière dont il traite ce sujet universel et toujours actuel. JA

Gérard Lhéritier (dir.)
Lettres & manuscrits – Petits et grands secrets
Paris, Flammarion / Musée des lettres et manuscrits, 2010
ISBN : 9782081243026

Le Musée des lettres et manuscrits de Paris propose dans cet ouvrage magnifique plus de 150 pièces choisies parmi une collection de 70 000 lettres et manuscrits de plusieurs hommes et femmes marquants de l'histoire mondiale.

On y trouve notamment une photographie de l'original de l'ordre de cessez-le-feu signé par le général américain Eisenhower le 7 mai 1945, qui annonce la fin de la Deuxième Guerre mondiale en Europe, ou encore une partie d'un manuscrit musical autographe des *Nozze di Figaro* de Mozart.

Un beau livre à feuilleter et à apprécier, d'autant plus que des transcriptions et des traductions facilitent la compréhension des documents originaux. JA

Kathryn Miller
Public Libraries Going Green
Chicago, American Library Association, 2010 · ISBN : 9780838910184

Dans la foulée des initiatives vertes, plusieurs bibliothèques souhaitent instaurer des mesures plus engagées envers la protection de l'environnement. Au-delà des gestes connus, quelles sont les possibilités ? *Public Libraries Going Green* offre plusieurs pistes de cheminement et d'action. Bien qu'il soit axé sur les milieux documentaires, on y trouve des méthodes applicables dans plusieurs environnements de travail et même à la maison. Accessible par sa facture visuelle, par la qualité du texte et par son choix d'actions simples et réalisables, il énumère des actions qui permettent de s'engager graduellement.

Dans un premier temps, la réflexion aborde le rôle de la bibliothèque verte : son leadership environnemental, le plan d'action et les partenariats qu'elle peut former. Le deuxième chapitre traite de la bibliothèque comme endroit vert : édifice, produits utilisés, etc. Le troisième chapitre porte sur les services écologiquement responsables qu'elle peut offrir. Enfin, le quatrième chapitre suggère un programme d'activités se rapportant au développement durable. IC

Le livre sous toutes ses coutures

Petite histoire des journaux

par **Michèle Lefebvre,** agente de recherche,
Direction de la recherche et de l'édition

Les journaux font partie de notre quotidien et nous semblent immuables. Pourtant, ils ne sont pas sans histoire : ils ont longuement évolué avant de revêtir leur forme actuelle.

La soif d'information faisant partie de la nature humaine, les crieurs publics et les placards de nouvelles existent dès l'Antiquité. L'invention de l'imprimerie permet une diffusion plus large des informations dont les gens sont avides, surtout en période troublée, par exemple durant les guerres. Mais les véritables périodiques, qui ont pour but d'informer le public sur une base régulière, n'apparaissent pas avant le XVII[e] siècle et sont généralement soumis à un système de privilèges : seuls les journaux autorisés par l'État peuvent être imprimés. Leur contenu est donc le plus souvent anodin, mélange de nouvelles relatées d'un point de vue officiel, de comptes rendus de publications et d'annonces. Le droit de timbre – une taxe imposée sur chaque feuille imprimée – rend le journal très cher et peu accessible.

Les déclarations issues des révolutions américaine et française affirment pour la première fois, à la fin du XVIII[e] siècle, la liberté de la presse. Toutefois, la notion d'objectivité n'existe pas encore chez les journalistes. Chaque parti politique finance un ou plusieurs journaux d'opinion pour répandre ses idées et convaincre les électeurs, de plus en plus nombreux grâce aux avancées de la démocratie, de voter pour lui. Loin de constituer une profession, le journalisme sert souvent de tremplin politique pour les jeunes ambitieux. Certains sont à la fois rédacteur et député, comme Joseph Cauchon, représentant du comté de Montmorency et rédacteur du *Journal de Québec* au milieu du XIX[e] siècle. On le devine, le ton devient parfois agressif entre les journaux des diverses tendances et les attaques personnelles pleuvent.

Cependant, le journal se vend encore très cher et presque exclusivement par abonnement. L'élargissement du lectorat, dû à une alphabétisation croissante, et la mécanisation de l'impression, qui réduit les coûts de production, vont favoriser, dans le deuxième tiers du XIX[e] siècle, l'apparition de la *penny press* aux États-Unis et en Angleterre. Il s'agit de journaux à un sou vendus à la criée dans la rue. Les tirages sont multipliés et les annonceurs, attirés par cette vaste diffusion, remplacent les partis politiques comme principale source de financement de la presse. Certains propriétaires de journaux préfèrent limiter les polémiques politiques afin d'attirer des lecteurs de toutes les allégeances. Le journal populaire, qui ajoute l'image au texte, s'occupe surtout de faits divers et devient sensationnaliste afin de séduire un nouveau lectorat, allant même jusqu'à inventer

LE GROGNARD

(Ci-devant "LE VRAI CANARD")

LA TENTATION.

△ Le journal *Le Grognard*, samedi 7 janvier 1882, p. 1.

des nouvelles de toutes pièces. Pour les nouveaux barons de la presse, l'essentiel n'est plus la diffusion de leurs idées mais la rentabilité.

Les excès de cette presse populaire amèneront, par réaction, le besoin d'instaurer au XX[e] siècle une éthique reposant sur un souci d'objectivité et d'indépendance des journalistes dans le traitement des nouvelles. Nous vivons maintenant à l'ère du journal d'information. Malgré ce que le désir d'objectivité comporte d'illusoire, une large portion de la presse écrite jouit aujourd'hui d'une grande crédibilité et constitue une de nos sources d'information les plus fiables.

De nos jours, la presse écrite ne se limite plus au seul support papier : elle investit le monde d'Internet au moyen non seulement de journaux en ligne mais également d'initiatives comme les fils d'actualités sur Facebook (« Envoyés spéciaux algériens ») ou les sites de documents d'intérêt public (WikiLeaks), qui prennent le pas sur un journalisme d'enquête en perte de vitesse. Les blogueurs et les *twitters* deviennent des sources de plus en plus utilisées par les reporters pour couvrir des événements éloignés ; les récentes révolutions arabes en sont un exemple frappant. Toujours la même soif d'information, mais avec de nouveaux outils. ■

Coup d'œil
sur les acquisitions patrimoniales

par **Daniel Chouinard,** coordonnateur des achats, dons et échanges, Direction des acquisitions de la collection patrimoniale, et **François David,** archiviste, Centre d'archives de Montréal, avec la collaboration d'**Edwige Beaudin,** technicienne en documentation, Centre d'archives de la Côte-Nord, de **Donald O'Farrell,** archiviste, Centre d'archives du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie–Îles-de-la-Madeleine, d'**Evelyn Kolish** et d'**Hélène Fortier,** archivistes, Centre d'archives de Montréal, d'**Isabelle Robitaille** et de **Danielle Léger,** bibliothécaires, Direction de la recherche et de l'édition, ainsi que de **Guylaine Milot,** bibliothécaire, Direction des acquisitions de la collection patrimoniale

▷ **Le village de Rivière-au-Tonnerre, vers 1920-1930. Centre d'archives de la Côte-Nord, fonds Joseph-Émile Chabot (P61, S1, P105).**
Photo : Joseph-Émile Chabot.

Un studio de photographie sur goélette

Joseph-Émile Chabot a appris son métier de photographe auprès de la réputée famille Livernois de Québec, dont le père, Jules-Ernest, fut l'un des plus importants photographes du Québec. Au début des années 1920, Joseph-Émile Chabot exploite un studio flottant dans la région de la Côte-Nord à bord d'une goélette louée. Il navigue ainsi pendant les années 1920 le long du littoral entre Sept-Îles et Lourdes-de-Blanc-Sablon et photographie les principales activités commerciales qui font la richesse de la Côte-Nord, notamment l'exploitation forestière et la pêche. Il profite de ses expéditions pour photographier les communautés innues et de nombreux membres du clergé, dont les pères Régneault, Divet et Tortellier, M^gr^ Labrie, M^gr^ Leventoux et le frère Marie-Victorin, en visite dans la région.

Les photographies de ce fonds d'archives permettent aussi d'apprécier les principaux lieux caractérisant le paysage nord-côtier grâce aux splendides vues d'Anticosti, de Havre-Saint-Pierre, de Rivière-au-Tonnerre, de l'île aux Œufs, de Magpie, de Moisie, de Pentecôte, de Pointe-aux-Outardes, de Sept-Îles, de Sheldrake et de Shelter Bay.

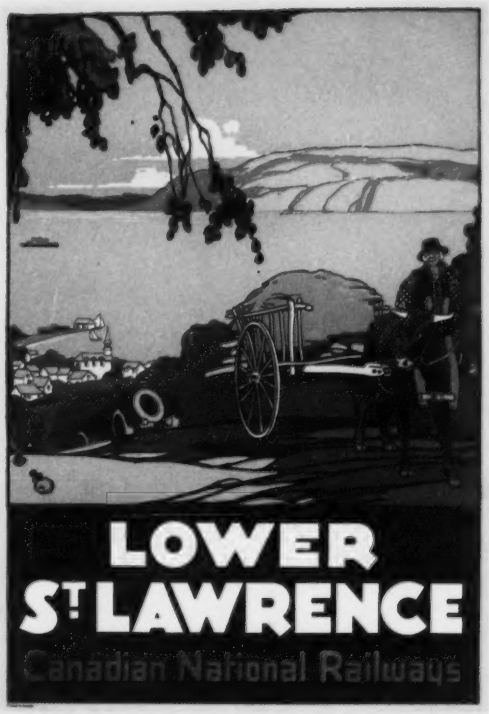
Le fonds Joseph-Émile Chabot est conservé au Centre d'archives de la Côte-Nord. ▶

▷ *Lower St. Lawrence*, affiche, 58 x 41 cm, Montréal, Canadian National Railways, vers 1927.

▽ Dossier d'extradition déposé contre George Costachescu, ex-caissier des chemins de fer roumains poursuivi pour vol, 1908. Centre d'archives de Montréal, Cour du banc du roi, Greffe de Montréal, Extradition (TP9, S2, SS75).

Le charme intemporel de la région de Charlevoix

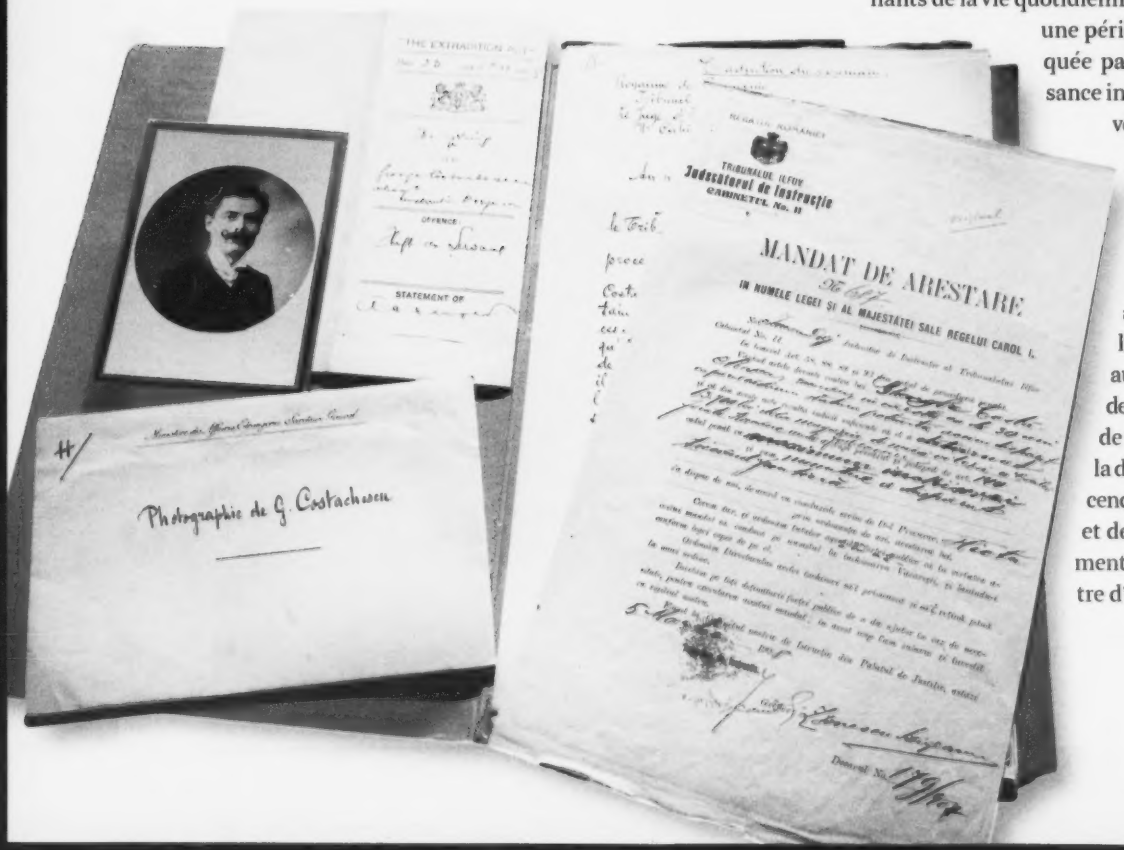
Poursuivant ses efforts pour enrichir sa collection d'affiches anciennes, BAnQ est intervenue lors d'une vente aux enchères organisée en novembre 2010 par la maison new-yorkaise Swann Galleries et a mis la main sur une superbe affiche éditée vers la fin des années 1920 par le Canadien National et intitulée simplement *Lower St. Lawrence*. Montrant un paysage vallonné où la charrette à foin côtoie l'automobile avec en arrière-plan deux navires à vapeur paraissant minuscules dans l'immensité du fleuve Saint-Laurent, cette image idyllique plaira sans doute aux nombreux amoureux de la région de Charlevoix.



40 ans d'archives judiciaires criminelles du district de Montréal

BAnQ a reçu en janvier dernier du Palais de justice de Montréal un versement d'archives judiciaires criminelles couvrant la période de la fin du XIX^{e} et du début du XX^{e} siècle. Les 360 boîtes de dossiers et les 145 volumes de registres complètent les fonds des anciennes cours criminelles de l'époque : la Cour du banc de la reine, la Cour des sessions générales et trimestrielles de la paix, la Cour des sessions spéciales et hebdomadaires de la paix, puis la Cour des sessions de la paix, qui a remplacé les deux dernières instances en 1908.

Ces documents sont des témoignages fascinants de la vie quotidienne de la métropole durant une période de son histoire marquée par une vigoureuse croissance industrielle et par une arrivée massive d'immigrants d'origine européenne. La consultation de cette imposante masse documentaire révèle la grande variété de crimes commis à l'époque. La liste des délits est longue puisqu'il est autant question de fraude, de viol, de meurtre, d'émeute, de sacrilège, d'incitation à la désertion, de trahison, d'incendie, de voies de fait, de recel et de contrefaçon. Ces documents sont conservés au Centre d'archives de Montréal.



Monnaies des Patriotes en petites coupures

Afin d'enrichir sa collection de feuilles volantes, BAnQ a récemment fait l'acquisition d'une feuille de papier-monnaie imprimée pour le compte d'un marchand du XIX^e^ siècle. Durant les années 1830, l'état précaire de l'économie a amené certains marchands québécois à produire leur propre papier-monnaie – moins coûteux à fabriquer que des pièces métalliques – afin de contrer la pénurie de numéraire. Ces « billets de change » étaient utilisés comme promesse de rembourser le montant indiqué lorsque la monnaie émise par les banques redeviendrait disponible. On peut ainsi lire sur le billet de 15 sous ou 7 ½ pences : « A demande, pour valeur reçue, nous promettons payer au porteur, en billets de banques ayant cours à Montréal, quinze sous, en sommes de pas moins d'une piastre. » Plusieurs marchands et imprimeurs, particulièrement en milieu rural, ont émis de tels billets à partir de l'été 1837.

Les six billets acquis par BAnQ sont d'une valeur variant de 6 à 60 sous et ont été imprimés sur une même feuille par l'imprimeur montréalais Louis Perrault. N'ayant pas été utilisés, ils n'ont pas été découpés et ne portent aucune signature. Ils sont datés du 2 août 1837 et comprennent plusieurs vignettes montrant un bateau à vapeur ou le verso des diverses monnaies qui avaient alors cours au Canada.

L'imprimeur Louis Perrault (1807-1866) a amorcé sa carrière en 1828 en s'associant à son beau-frère Édouard-Raymond Fabre dans une entreprise de vente et d'importation de livres et d'autres marchandises. À partir de 1835, il fait cavalier seul pour se consacrer principalement à l'impression et à l'édition de journaux et s'implique politiquement au sein du Parti patriote. Les billets dont il est question ici ont été imprimés pour le marchand Ignace Dumouchel (1791-1876), propriétaire d'un magasin général à Rigaud. Dumouchel est sympathique à la cause des Patriotes et organise à l'occasion des réunions secrètes dans son magasin. À défaut d'avoir cours légal aujourd'hui, ces billets témoignent d'un aspect peu connu de l'histoire de l'imprimé et revêtent désormais une grande valeur patrimoniale. ▶

▷ *Billet de change*, feuille volante, 42 x 18 cm, Montréal, Imprimerie de Louis Perrault, 1837.

▷ Pierre Ayot, *Avantage pour*, sérigraphie et montage, 76 x 57 cm, Alma, Sagamie, 1990.

▷▷ Pierre Ayot, *Ma gaine 18 heures*, sérigraphie, perforations et montage, 60 x 48,5 cm, Montréal, Atelier Graff, 1974.

Pierre Ayot ou la culture dans toutes ses dimensions

La collection d'estampes de BAnQ s'est enrichie dernièrement de 38 estampes parmi les plus rares et les plus significatives de l'œuvre de Pierre Ayot (1943-1995), figure marquante des arts visuels au Québec dans la seconde moitié du XX^e siècle. Produites entre 1965 et 1990, les œuvres acquises illustrent principalement la démarche de l'artiste dans les années 1970 et 1980. D'abord influencé par Albert Dumouchel, Ayot a tout au long de sa carrière été animé d'une grande curiosité qui l'a notamment amené à s'intéresser aux artistes formalistes et à la culture populaire du Québec et d'ailleurs. Il s'est également fait connaître pour ses qualités d'animateur et de professeur à l'Université du Québec à Montréal.

Au fil de ses recherches, Ayot développe un attrait pour la sérigraphie photomécanique, une technique jugée trop « commerciale » dans le milieu artistique de l'époque. Par ailleurs, ses œuvres gravées quittent progressivement l'espace bidimensionnel de la feuille de papier pour occuper un espace hors cadre et créer un effet d'illusion de la réalité. L'artiste met aussi en scène des installations sous forme de trompe-l'œil et ajoute fréquemment à ses œuvres des objets tirés du quotidien.

Pierre Ayot est l'un des artistes qui ont marqué profondément l'art québécois en désacralisant la tradition de la gravure et en y introduisant une approche tridimensionnelle. Artiste prolifique, il a laissé une œuvre pleine d'humour qui réussit le pari d'unir la culture populaire à la culture savante et qui amène le public à s'interroger sur ses habitudes de perception.

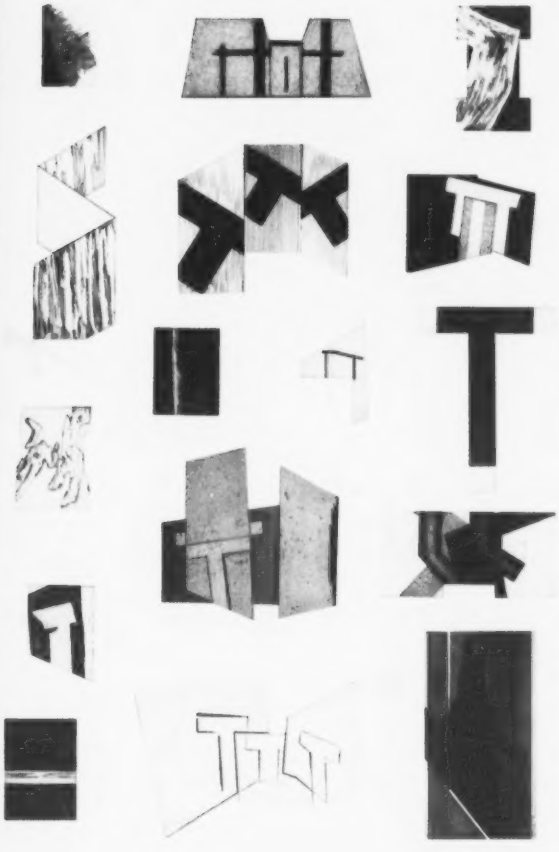
L'*Espace articulé* de Martin Müller-Reinhart

L'ensemble des 50 œuvres composant le projet *Espace articulé* ou *Projet T* de l'artiste d'origine suisse Martin Müller-Reinhart (1954-2009) a été récemment acquis par BAnQ. Il s'agit d'une pièce maîtresse dans la carrière de l'artiste et c'est aussi une entreprise d'envergure qui a été soutenue pendant toutes les années de sa création jusqu'à son édition, en l'an 2000, par la Galerie Éric Devlin, à Montréal.

Martin Müller-Reinhart est un artiste multidisciplinaire qui a exprimé sa créativité au moyen de l'installation, de la peinture, de la sculpture et de l'estampe. L'influence de l'architecture sur son œuvre se perçoit dans son utilisation systématique de plans et de lignes pour former des espaces virtuels ou des lieux imaginaires. Ses œuvres font notamment partie des collections de la Bibliothèque nationale

de France, de la Bibliothèque nationale du Luxembourg, du Victoria and Albert Museum de Londres et de la National Gallery of Art de Washington.

Au cours de sa carrière, Müller-Reinhart a gravé plus de 1200 plaques de cuivre. En 1993, lors d'un bref séjour à Montréal, l'idée lui vient de réutiliser certaines de ces plaques pour créer de nouvelles œuvres. L'artiste en choisit alors 674 qu'il répartit en 50 ensembles distincts qui seront par la suite encrés et imprimés à 11 exemplaires sur papier Arches. La disposition des plaques se fait selon un hasard contrôlé ou selon les possibilités d'interaction entre les différentes gravures. L'artiste ne tient pas compte de l'année de production de chaque plaque, ce qui permet de porter un regard nouveau sur 18 années de sa production (1977-1995) au moyen de techniques comprenant la taille-douce, l'aquatinte, la pointe-sèche, l'eau-forte, le burin, la manière noire, le sucre et la roulette.



Le monde littéraire de France Théoret

En 1990, l'auteure France Théoret a confié à BAnQ son fonds d'archives. Depuis, différents versements ont permis à l'institution d'offrir aux chercheurs des documents qui leur permettent d'étudier la genèse de l'œuvre de l'auteure. Son fonds d'archives se compose désormais de 3,45 mètres de documents produits entre 1973 et 2009. On y trouve de nombreux manuscrits de ses publications, dont les plus récentes *Les apparatchiks vont à la mer Noire*, *Une belle éducation* et *Écrits au noir*, une abondante correspondance échangée avec des personnalités du milieu littéraire et des dossiers relatifs à la collaboration de France Théoret à des périodiques et à des activités au pays et à l'étranger. Outre une carrière dans l'enseignement au niveau collégial, l'auteure a été membre du comité de rédaction de la revue *La Barre du jour* de 1967 à 1969 et cofondatrice du journal féministe *Les Têtes de pioche* en 1976 ainsi que du magazine culturel *Spirale* (1979), dont elle a assumé la direction de 1981 à 1984. ▶

△ Extrait du manuscrit *Écrits au noir* de France Théoret. Centre d'archives de Montréal, fonds France Théoret (MSS451).

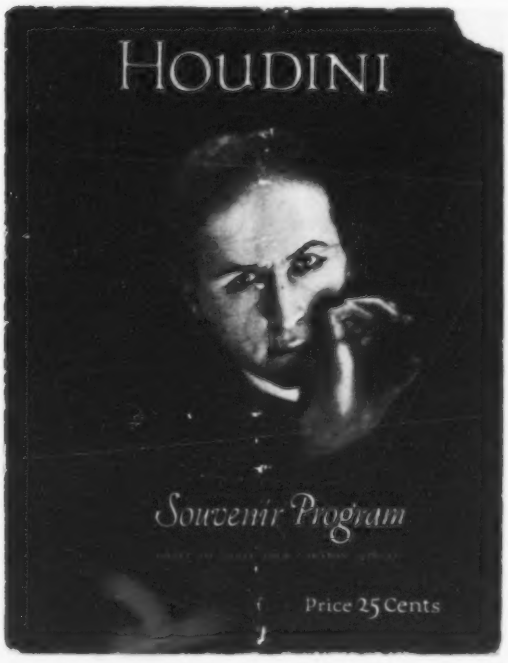
◁ Martin Müller-Reinhart, *Espace articulé, planche III* (3), eau-forte, 120 x 180 cm, Montréal, Galerie Éric Devlin, 1996.

Le dernier tour de piste d'Houdini

BAnQ a eu la chance d'acquérir récemment un exemplaire du programme de la tournée de 1926 du célèbre illusionniste Harry Houdini (Budapest, 1874 – Detroit, 1926), qui comprenait des représentations au Princess Theatre de Montréal, situé rue Sainte-Catherine, à l'emplacement de l'ancien cinéma Parisien. Ce point de la tournée sera significatif et aura des conséquences pour le moins dramatiques.

Le magicien présente dans son spectacle un numéro où il contracte les muscles de son ventre : on peut lui donner force coups de poing sans qu'il ressente de douleur. Le 22 octobre 1926, alors qu'il se repose dans sa loge du Princess Theatre, Houdini reçoit la visite de Joselyn Gordon Whitehead, étudiant à l'Université McGill et boxeur amateur. Ce dernier lui demande s'il peut vraiment supporter les coups de poing dans le ventre et, sans prévenir, lui assène quelques coups féroces à l'abdomen. Le lendemain, Houdini se sent mal. À Detroit, le lundi suivant, il s'effondre sur scène : rupture d'appendice et péritonite. Il mourra six jours plus tard, le 31 octobre.

Ce programme, en plus de témoigner de la vitalité du monde du spectacle à Montréal dans les années 1920, revêt donc une signification toute particulière dans la carrière de ce fameux illusionniste. Il a été acquis auprès d'un particulier qui le tenait de son grand-père, qui avait semble-t-il assisté au spectacle en question.



▷ L'herbier de L'Islet, s. d. Centre d'archives du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie–Îles-de-la-Madeleine, fonds Seigneurie de Bonsecours (P48, P61).

▽ *Houdini – Souvenir Program*, s. l., s. é., 1926.

Seigneur et herboriste

BAnQ a acquis dernièrement un registre censier qui complète le fonds Seigneurie de Bonsecours, conservé au Centre d'archives du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie–Îles-de-la-Madeleine. Cette seigneurie a été la propriété de plusieurs générations de la famille Bélanger mais a également été, entre 1823 et 1854, celle de James McCallum, résident de Québec. Le censier ou livre terrier est un outil essentiel pour comprendre l'administration seigneuriale puisqu'il fait état des montants dus et enregistrés au nom du propriétaire pour les cens et rentes de la seigneurie.

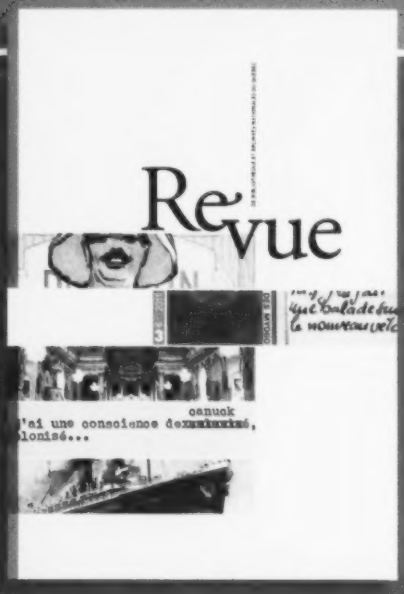
Non seulement le censier raconte un peu l'histoire de la seigneurie de Bonsecours, mais il a aussi sa propre histoire. Il semble être passé entre les mains de plusieurs propriétaires, dont certains s'intéressaient à la botanique, comme en témoigne l'utilisation du registre comme herbier à quelques reprises. Ce document peut être consulté dans sa version numérique à partir de la base de données Pistard de BAnQ. ■

Revue

VIENT DE PARAÎTRE

DE BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

2011 · Nº 3



Pluridisciplinaire, illustrée et publiée une fois l'an, cette revue savante accueille des articles qui exploitent des corpus tirés des fonds d'archives et des collections patrimoniales de l'institution ainsi que des travaux de recherche portant sur l'histoire du livre, de l'imprimé et de l'édition au Québec ; l'histoire et la sociologie de la lecture au Québec ; l'histoire et la sociologie des bibliothèques au Québec ; l'histoire et la sociologie des archives au Québec ; l'histoire des relations entre les pays de la Francophonie et le Québec ainsi que le patrimoine documentaire autochtone du Québec.

AU SOMMAIRE DU TROISIÈME NUMÉRO : des études sur « La batèche » de Gaston Miron, le journal d'Yves Navarre, l'exil suisse de Frère Untel, les voyages de la famille Dubuc Palardy et deux éditions du *Rituel du diocèse de Québec*, des travaux sur l'art et sur l'alimentation au Québec, de même qu'une rubrique présentant des archives judiciaires sur des élections contestées.

ON PEUT S'ABONNER À LA REVUE pour trois ans ou pour cinq ans en écrivant à boutique@banq.qc.ca. Les numéros de la revue sont aussi en vente séparément au prix de 15 $ pour les individus et de 20 $ pour les institutions (taxes et frais d'expédition en sus).

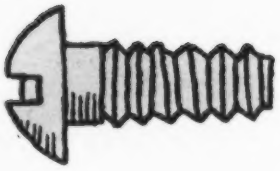
3e numéro : 124 pages couleur – ISSN 1920-0250 (imprimé)

Pour en savoir plus, rendez-vous à l'adresse banq.qc.ca/revue.

Les activités culturelles de BAnQ

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) constitue un lieu unique de notre mémoire collective. Par sa mission, l'institution rassemble tous les savoirs, dont la diffusion est assurée par les nombreuses actions qu'elle entreprend et poursuit. La programmation culturelle y joue un rôle essentiel en matière de démocratisation et de médiation culturelle. Elle contribue au rayonnement institutionnel en offrant gratuitement à chaque saison des activités diversifiées mettant en valeur les collections de BAnQ (expositions, conférences, clubs d'écoute, etc.), en plus de participer à la promotion des arts, de la culture et des savoirs sous diverses formes.
Pour le détail de la programmation, consultez le *Calendrier des activités culturelles* de BAnQ, disponible sur support papier dans tous les édifices de l'institution et dans de nombreux lieux culturels ainsi qu'en version PDF sur le portail de BAnQ (banq.qc.ca).

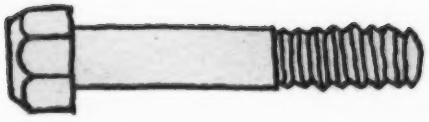
Pour tout renseignement · Région de Montréal : 514 873-1100 · Sans frais, d'ailleurs au Québec : 1 800 363-9028



bou lon

en aluminium **léger** à

em manchures émeraude



B ou lon

à coiffure isolant e

un **rien** **" Mademoi selle "**

Julie Doucet, *Catalogue de boulons*, Saint-Lambert, Mille Putois, 2010.